# IMAGES

No. 689 — LE CAIRE (EGYPTE) 21 NOVEMBRE 1942

**LE «V» PROMETTEUR...**

Cette fois, c'est le président Roosevelt qui fait le signe de la Victoire. L'Amérique, en effet, dans un sursaut admirable d'énergie, remporte avantages sur avantages, tant en Afrique du Nord que dans la région de Guadalcanar où sa flotte vient de faire subir à l'ennemi une défaite cuisante. Le jour de la Victoire totale n'est pas loin...

## DANS CE NUMERO :

# LA POURSUITE CONTINUE

**20 millièmes**

En PALESTINE : 25 mils

En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

# Nos lecteurs écrivent...

**Amoureux désespéré**

● *Dans ce cas, certes, vous avez tous les droits, et elle aussi. Peu importe qu'elle soit votre aînée de quelques années. On ne construit pas son bonheur sur le malheur d'autrui, c'est vrai, mais on ne construit pas non plus son malheur pour de simples préjugés et par crainte du « qu'en dira-t-on ? »*

**Roger**

● *Il vaudrait mieux, je crois, éviter de la rencontrer à nouveau. Puisque vous avez supporté d'être trois mois sans la voir et que vous supposez que votre ami a un penchant pour elle, qui peut-être est partagé, vous souffrirez certainement du spectacle de leur accord. Je vous conseillerai plutôt de vous détourner d'elle à moins que, d'elle-même, elle ne revienne vers vous, ce qui prouvera que l'attitude qu'elle a adoptée après votre séparation n'était qu'une diversion et qu'elle tient beaucoup à vous.*

**Maurice désespéré**

● *Rêves de jeunes, mon ami, et qui s'effaceront avec le temps. Que parlez-vous d'Amérique en ce moment ? Ne vous laissez pas emporter par le tourbillon de votre imagination et ayez un sens plus pratique des choses. Il faut songer pour le moment à vous faire une carrière. Plus tard, quand vous aurez acquis une indépendance matérielle suffisante, vous pourrez alors agir comme bon vous semblera.*

**Un vieux soldat**

Certaines circonstances m'obligent à vivre pour quelque temps dans un coin de province. Ces mêmes circonstances m'ont donné l'occasion d'en fréquenter la société. Tristes gens, vraiment, car avec l'excuse de se distraire ils passent leurs soirées, bien souvent jusqu'à l'aube, à jouer au poker. Les parties de cartes sont agrémentées de conversations d'un niveau très médiocre et le reste est à l'avenant. On y assiste aussi à des flirts excessifs et à des propos d'une légèreté extrême. Résultat : désunion des ménages, négligence du travail, négligence des enfants, dettes, etc...

Ne pensez-vous pas qu'il serait un devoir de mettre fin à un pareil libertinage, avant qu'il ne soit trop tard ? Pendant que nos fils se battent, se font tuer pour sauver l'humanité, à l'arrière certains civils ont une drôle de façon de contribuer au relèvement moral de notre pauvre monde.

● *Ce que vous dites est, hélas ! si vrai que je n'ai rien à ajouter. Trop peu de personnes se rendent compte aujourd'hui des heures tragiques que nous vivons et leur indifférence et leur égoïsme, leur sottise aussi, sont choses bien lamentables. Mais quel moyen avons-nous de les remettre à la raison ?*

**Yola**

● *Je ne comprends pas pourquoi ce jeune homme vous a chargé de m'écrire quand il aurait pu le faire directement. En tout cas, quel conseil puis-je lui donner ? S'il l'aime assez et que cet amour est partagé, s'il jouit d'une situation aisée lui permettant de songer au mariage, qu'il l'épouse donc et qu'ils soient très heureux. C'est ce que je peux leur souhaiter de mieux.*

**N.T. (Bagdad)**

Elève de la Faculté de droit, je suis épris depuis mon enfance d'une mienne parente. Mais celle-ci s'est amourachée d'un officier qui, après trois ans, l'a lâchement quittée sans un mot d'adieu. Elle en a souffert et puis a paru l'oublier. Je lui ai alors révélé l'adoration que j'avais pour elle depuis toujours. Elle s'est laissé toucher par mes déclarations. Elle a promis de m'écrire, mais, malgré mes lettres enflammées, je n'ai rien reçu d'elle. Que faire, Horatius ? Je suis bien malheureux et je souffre.

● *Mon cher ami, l'amour n'est pas sur commande et la plaie de votre amie est encore trop béante pour espérer la cicatriser. Attendez encore, patientez; laissez venir les choses d'elles-mêmes sans vouloir les forcer, car vous n'arriverez, en ce faisant, qu'à un résultat contraire à celui que vous voulez atteindre.*

**Amoureux impatients**

● *Vous êtes bien trop jeunes tous les deux pour songer déjà au mariage. Je ne puis vous affirmer que dans quelques années vous serez l'un et l'autre toujours dans les mêmes dispositions. La vie est pleine de surprises et d'événements imprévus. Cependant, il se pourrait fort bien que vos vœux se réalisent un jour.*

**Veuve embarrassée**

Je suis veuve et j'ai une fillette de trois ans que j'adore. J'ai aujourd'hui l'occasion de refaire ma vie. Croyez-vous que mon mariage portera atteinte au bonheur de mon enfant ?

● *Mais en quoi, je vous le demande ? Bien au contraire. Je suis certain que votre fille vous sera reconnaissante plus tard de lui avoir assuré une existence plus sûre et plus stable, grâce à l'appui d'un homme qui tiendra lieu, pour elle, d'un second papa.*

HORATIUS

# L'ÉCRAN de la Semaine

## L'AFFAIRE DARLAN

**En même temps qu'elles ébauchaient leurs premières tentatives d'agression dans le monde troublé de l'entre-deux-guerres, les dictatures ont étalé aux yeux des démocraties un de leurs slogans favoris, destiné à hypnotiser aussi bien leurs peuples que ceux des autres nations : « Réalisme ». Ce fut au nom de ce réalisme que Hitler et Mussolini ont provoqué tous les événements qui devaient mener l'humanité à ce conflit.**

**Eh bien, après avoir passivement enregistré, pendant des années, les effets inattendus de ce réalisme, les Nations Unies ont démontré qu'elles savaient également y avoir recours lorsque les circonstances l'exigeaient.**

**Aujourd'hui, la situation est la présente : les troupes alliées ont pris pied en Afrique du Nord, et marchent vers l'Est dans le but, en coopération avec la Huitième Armée, de bouter une bonne fois pour toutes l'ennemi hors de ce continent. Ce but ne doit pas être perdu de vue un seul instant. Une résistance de la part des garnisons françaises stationnées en Algérie, Tunisie, Maroc, aurait sérieusement compromis le succès de l'opération, étant donné que le facteur temps joue un rôle essentiel dans cette action. Fallait-il permettre à Hitler d'amener en toute tranquillité les renforts qu'il ne peut pas faire passer aujourd'hui faute de temps ? Il n'est pas un homme au monde, appartenant aux Nations Unies, qui puisse répondre « oui ».**

**Les événements en Afrique du Nord ont un caractère essentiellement militaire : l'objectif est important et unique pour tous les Alliés : remporter la victoire finale le plus vite possible.**

**Des interprétations plus ou moins justifiées de la situation politique en Afrique du Nord sont venues jeter un certain trouble dans l'opinion publique. Après la déclaration du président Roosevelt, n'en retenons que les points principaux :**

**1° Le succès de l'entreprise en Afrique du Nord justifie toutes les mesures qui seront arrêtées dans ce but.**

**2° Ne nous hâtons pas de porter des jugements prématurés.**

**3° Nous avons eu foi en ces chefs qui ont déjà fait leurs preuves dans les situations les plus délicates, dans des moments où la civilisation était le plus sérieusement menacée. Continuons à leur vouer cette foi, ils n'ont jamais cessé de la mériter.**

**4° La France, le peuple français dans son ensemble, n'ont pas cessé un seul instant de jouir d'une estime, d'une amitié, d'une compréhension sans réserve de la part de toutes les démocraties sœurs.**

**Laissons donc les événements se développer suivant les plans des dirigeants des Nations Unies, unissons toutes nos forces vers un seul but : gagner la guerre.**

## Cunningham

### RENTRE EN SCÈNE



Ce chef était presque inconnu du grand public avant la guerre. Son actuelle renommée fut acquise au commencement de ce conflit. L'Amirauté britannique lui confia une tâche qu'il n'était pas facile de mener avec efficacité. Pourtant, Cunningham arriva à dépasser les prévisions les plus optimistes.

Ses exploits en Méditerranée sont tout récents, et présents dans leurs détails à toutes les mémoires : la poursuite continuelle de la flotte italienne, la brillante action contre la base navale de Tarente, l'extraordinaire succès remporté à la bataille du cap Matapan, au cours de laquelle une bonne partie des forces navales ennemies fut détruite. Tous ces exploits ont révélé au monde que l'amiral Cunningham est un chef de grande envergure.

Jamais, depuis Nelson, l'histoire navale de la Grande-Bretagne n'avait connu un chef qui ait aligné un nombre aussi impressionnant de victoires consécutives.

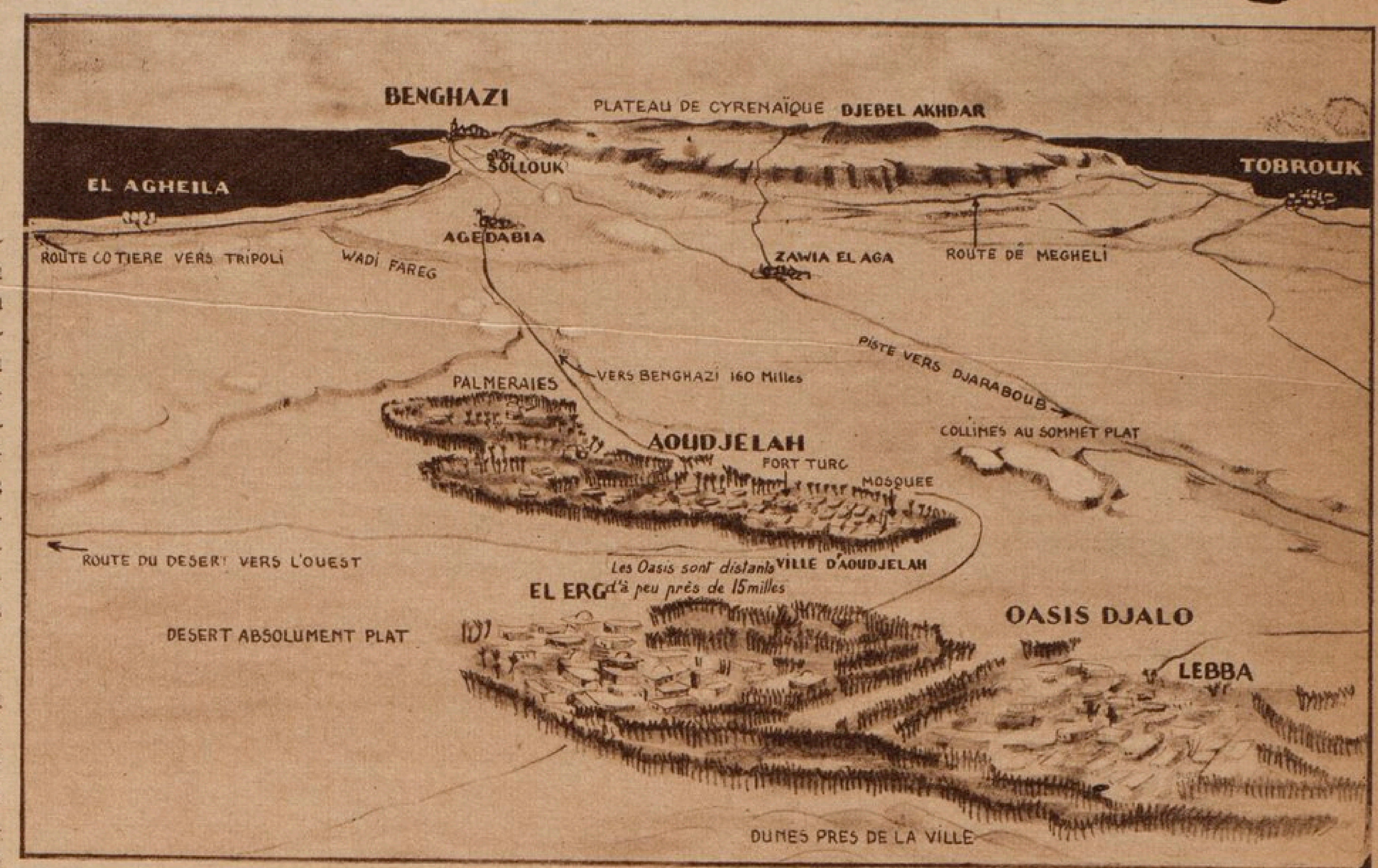
Mais la carrière de Cunningham n'a pas commencé en 1939. Toute sa vie a été un exemple de vaillance et de bravoure.

Après la guerre des Boers, l'enseigne de vaisseau Cunningham prit du service sur les destroyers. Il commanda une de ces unités pendant sept ans ; record plein de signification. A la déclaration de la dernière guerre, Cunningham combattit avec son unité dans l'enfer de Gallipoli et des Dardanelles.

Par la suite, transféré en mer du Nord, il prit part au raid contre Zeebrugge, gagnant deux autres barres à sa D.S.O.

Pendant la période d'entre-deux-guerres, Cunningham avança rapidement dans la hiérarchie navale. Contre-amiral en 1932, il commanda pendant la guerre d'Abyssinie la flottille de destroyers faisant partie de la flotte de la Méditerranée. En 1939, il devait revenir pour une troisième fois en Méditerranée, pour occuper le poste suprême.

En mai dernier, il était nommé chef de la mission navale britannique à Washington. Tout le monde s'étonna de ce transfert, mais lorsque, la semaine dernière, les agences d'information apprirent au monde que l'amiral Cunningham commandait les forces navales alliées qui prennent part aux opérations de l'Afrique du Nord, on comprit que seul un chef de cette envergure pouvait remplir convenablement l'incroyable exploit d'escorter, de protéger sur des milliers de kilomètres, l'imposante armada qui combat en Afrique française et, maintenant, de veiller à la sécurité de ces côtes.




### ROMMEL SE RETRANCHERA-T-IL A EL AGHEILA ?

**Rommel aurait-il l'intention de se regrouper à El Agheila, point de jonction entre la Cyrénaïque et la Tripolitaine, pour lancer une contre-attaque contre les forces qui le poursuivent ? Voici une carte montrant cette région. Comme on le voit, le terrain se prête à des mouvements de résistance. Mais la Huitième Armée est résolue à nettoyer complètement l'Afrique du Nord de la menace nazie.**

## La «First Lady»

### EST RENTRÉE

Mrs Roosevelt, ainsi que nous l'annonce une dépêche, après avoir terminé sa tournée en Grande-Bretagne, vient d'arriver aux Etats-Unis.

Lorsque, il y a un mois, Eleanor Roosevelt reçut une invitation du roi et de la reine de Grande-Bretagne, elle ne put plus tenir en place. Elle partit donc pour l'Angleterre, emmenant avec elle sa fidèle secrétaire, Malvina Thompson.

Tout Londres l'attendait, mais personne ne savait au juste à quel moment elle arriverait. Même lorsqu'à la gare de Paddington un tapis rouge fut déroulé, aucun personnage officiel n'était là. Mais, quelques minutes avant l'arrivée du train, arrivèrent Sa Majesté George VI en uniforme d'Air Marshal et Sa Majesté la Reine Elizabeth portant le deuil du duc de Kent.

Mrs Roosevelt quitta son wagon et, avec un large sourire, elle se dirigea directement vers la reine Elizabeth : « Comme je suis contente de vous revoir ! Comment allez-vous ? » lui dit-elle simplement.

Dans les rues, la foule s'était entretemps amassée et saluait, au passage, la voiture royale par un retentissant : « Hi Eleanor ! »

Ensuite commença l'accomplissement d'un programme très chargé, à la taille d'Eleanor Roosevelt...

Thé au palais, bref entretien avec les deux jeunes princesses, dîner d'Etat avec les Churchill et les Mountbatten ; après cela, Mrs Roosevelt bavarda jusqu'à deux heures du matin avec le lieutenant-colonel Elliott Roosevelt, actuellement en Afrique du Nord avec le général Eisenhower.

Le lendemain, conférence de presse à l'ambassade américaine : Mrs Roosevelt charma une centaine de journalistes par ses réponses précises et documentées : « Que pensez-vous des relations anglo-américaines après la guerre ? » lui demanda-t-on. « En Angleterre, les gens connaissent peu de choses au sujet des Etats-Unis, répondit-elle. Il y a aujourd'hui un manque mutuel de connaissance, mais je ne pense pas que deux peuples puissent travailler ensemble si étroitement sans atteindre une compréhension mutuelle totale. »

Avec le roi et la reine, elle visita les quartiers de Londres frappés par les bombes. A St. Paul, elle s'inclina devant les tombeaux de Nelson et de Wellington ; dans un abri anti-aérien, elle s'intéressa à l'hygiène des enfants. Au siège de la Croix-Rouge américaine, les soldats de l'Oncle Sam l'accueillirent avec un cordial « Hi Eleanor ! ». Elle leur fit des promesses maternelles : chaussettes tenant plus chaud et distribution plus fréquente du courrier, perspectives qui, certes, ne leur furent pas indifférentes...





### MANIFESTATIONS ANTI-AXISTES EN GRECE

**Le 25 mars dernier, jour de l'indépendance de la Grèce, des manifestations anti-axistes, revêtant un caractère nettement hostile à l'armée d'occupation, eurent lieu à Athènes et dans diverses villes de Grèce. Ces photos, parvenues en territoire allié par le truchement d'un patriote échappé de son pays et qui a rejoint les forces hellènes libres, sont très significatives de l'état d'esprit qui règne dans le pays. Bien entendu, ces manifestations ont été réprimées par la police spéciale de l'armée d'occupation, mais elles n'ont pas moins soulevé en Grèce un soubresaut de patriotisme et de haine contre l'ennemi. A gauche : défiant la surveillance étroite exercée par l'armée d'occupation, un grand nombre d'étudiants et d'étudiantes de l'Université d'Athènes ont organisé une parade à travers les rues de la capitale le jour anniversaire de l'indépendance de la Grèce. Les voici circulant, drapeau en tête, à travers les rues de la cité. A droite : un jeune étudiant hisse le drapeau hellène dans un square important de la ville.**

# Legentilhomme

## EST « UN SOLDAT »



Au moment où l'attention du monde se concentre sur la partie septentrionale de l'Afrique, où se déroulent des opérations décisives, dans Madagascar enfin conquise et pacifiée par les Alliés, un grand soldat assume la responsabilité du gouvernement. La longue carrière du général Legentilhomme est une succession d'exemples de bravoure, de loyauté, en un mot de toutes les qualités qui font qu'on dit d'un général : « C'est un soldat ».

Legentilhomme est un des chefs les plus jeunes, les plus représentatifs de l'armée coloniale française. Issu d'une vieille famille normande, il entra à l'Ecole spéciale de Saint-Cyr en 1905. Deux ans plus tard, il est nommé dans l'infanterie coloniale au 23e régiment d'infanterie, en garnison à Paris. En 1909, on l'envoie en Indochine où il prend part aux opérations de police contre le « De Tham », le dernier des grands pirates du Tonkin.

De retour en France trois ans plus tard, il passa avec succès ses examens d'entrée à l'Ecole supérieure de guerre. Mais en 1914, il retourna à son régiment. Fait prisonnier après avoir été cité, il fut promu au grade de capitaine en 1915. A la fin de 1918, il fut détaché à l'état-major des forces françaises du Levant, formant partie des forces expéditionnaires en Egypte, sous le commandement du général Allenby. C'est là qu'il devait rencontrer pour la première fois le futur général Wavell, alors commandant au G.Q.G.

Par la suite, Legentilhomme, qui était rentré en France pour terminer ses études à l'Ecole supérieure de guerre, retourna en Indochine, où il demeura jusqu'en 1922.

Jusqu'en 1937, date à laquelle il fut nommé sous-directeur de l'Ecole spéciale de Saint-Cyr, Legentilhomme occupa plusieurs postes de commandement, en France aussi bien que dans les colonies.

Il fut promu général en 1938, et l'année suivante le haut commandement français le chargeait d'organiser la défense de la Somalie. Au commencement de la guerre, il fut nommé commandant en chef du théâtre d'opérations, comprenant la Somalie française et britannique.

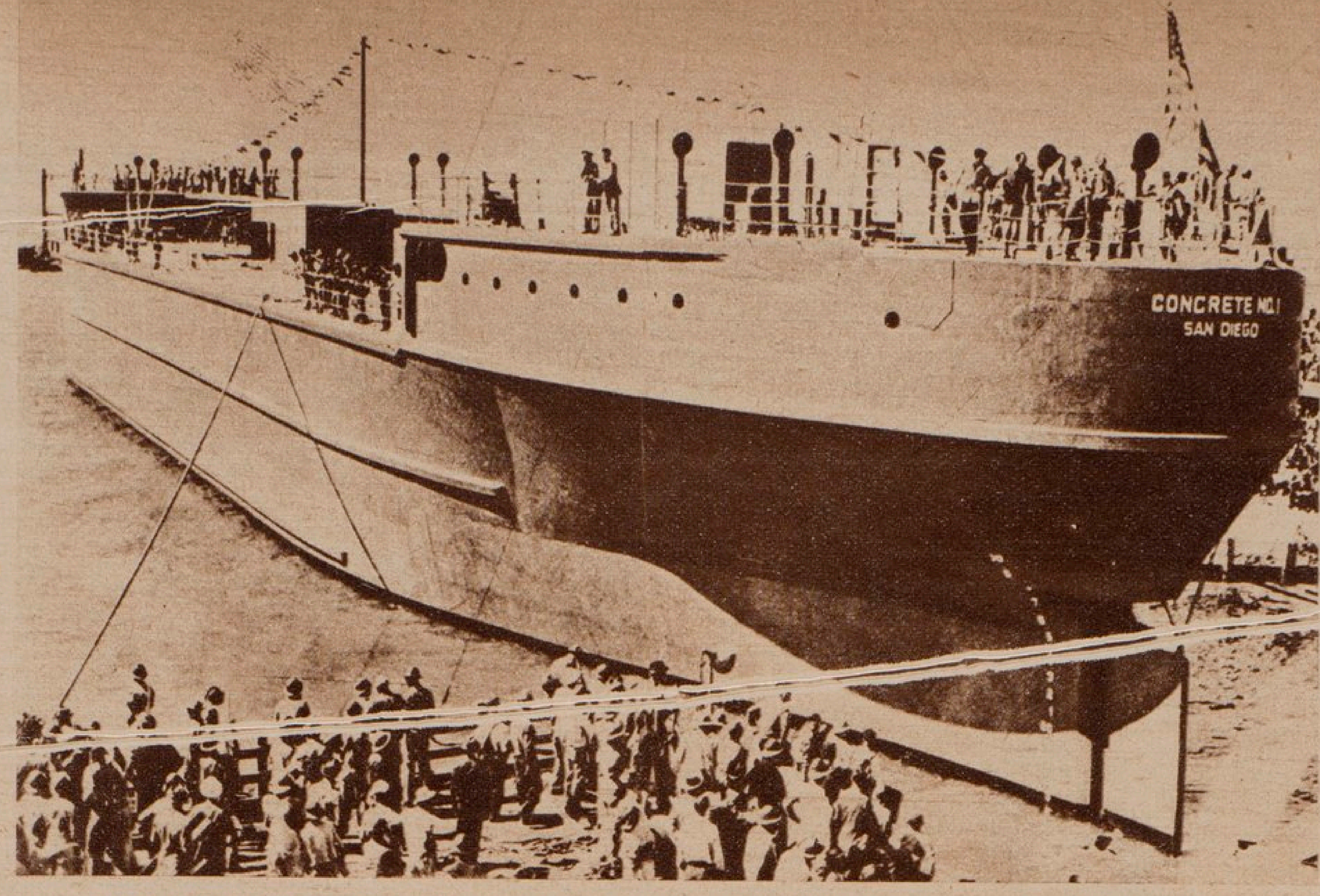
Legentilhomme eut le privilège, le 17 juin 1940, d'être le premier général des forces impériales françaises à se déclarer pour la continuation de la lutte aux côtés de la Grande-Bretagne. Après l'entrée en guerre de l'Italie, il attaqua les troupes fascistes en Abyssinie et continua à combattre jusqu'à la fin du mois de juillet.

Relevé de son commandement par le gouvernement de Vichy pour son attitude hostile, il refusa de rentrer en France et rallia le général de Gaulle.

En 1941, le général Legentilhomme était de nouveau dans le Moyen-Orient en vue d'organiser la première division française libre et les bataillons de l'Afrique Equatoriale. Il prit part à la campagne de Syrie.

Après son commandement à Damas, le général Legentilhomme fut nommé par le général de Gaulle commandant en chef en Afrique Française Combattante et commissaire national à la Guerre.

Il occupait ces deux postes importants lorsqu'il fut nommé, récemment, haut-commissaire de Madagascar.




## CHALANDS EN BETON

**Cinq chantiers maritimes de la côte pacifique des Etats-Unis construisent des chalands pétroliers, en béton, qui permettent de réduire de 40 pour cent la consommation de l'acier. Ce bâtiment de 14.000 tonnes a une capacité de transport de 8.000 tonnes.**




## A EDITH CAVELL

**Trois nurses américaines fleurissent la tombe élevée à « Charing Cross Road » à la mémoire d'Edith Cavell, l'héroïne anglaise exécutée au cours de l'autre guerre par les Allemands pour avoir aidé à l'évasion de prisonniers alliés.**

# L'Agha Khan

## PRISONNIER EN SUISSE

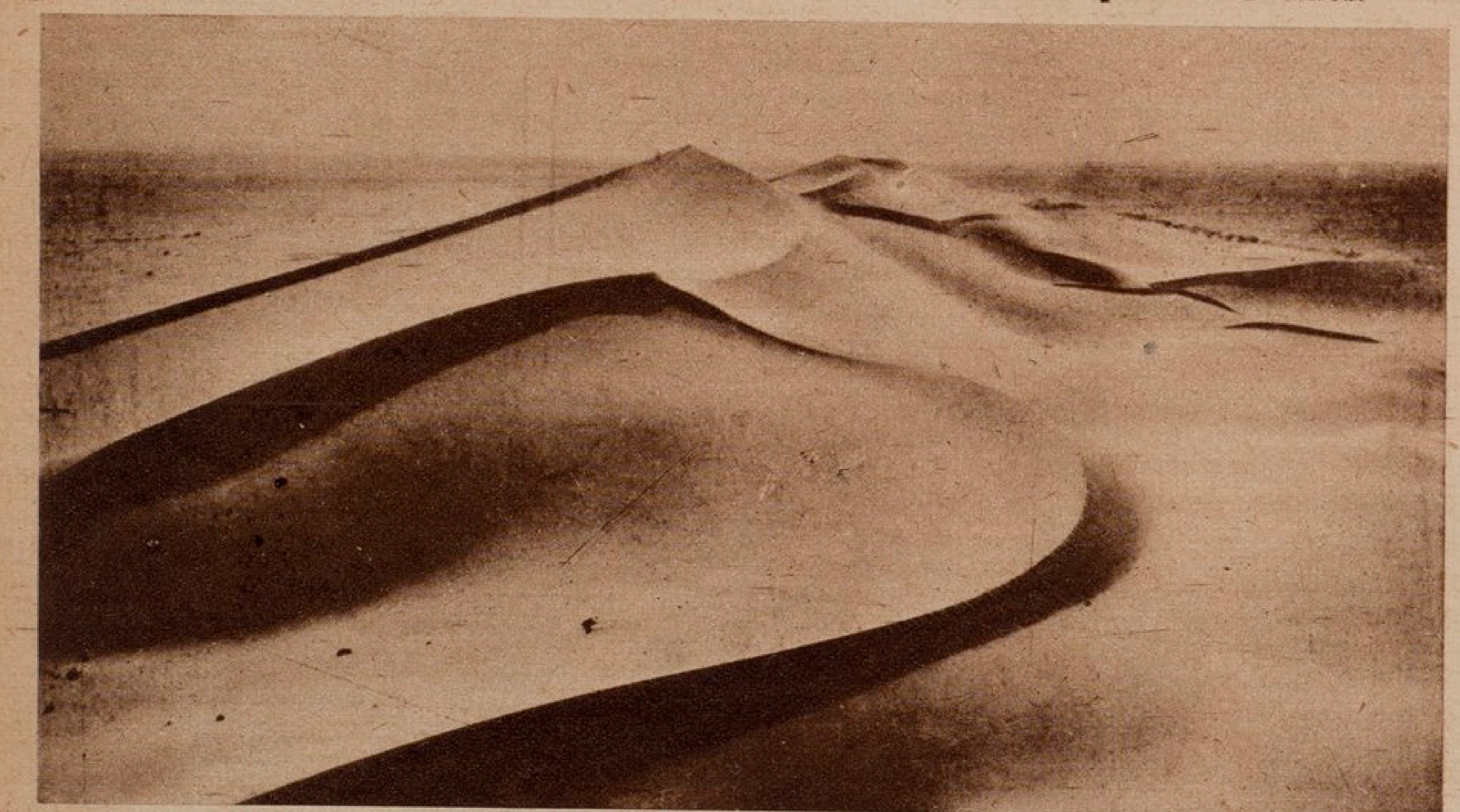
Une nouvelle d'agence, disant que la Bégum Agha Khan serait prisonnière des Allemands, rappelle à l'attention du monde la sympathique et populaire figure du prince oriental. La Bégum Agha Khan, autrefois Mlle Andrée Carron, avait accompagné son mari en Suisse après l'effondrement de la France et l'entrée des Allemands dans Paris. Depuis lors, elle se rendait de temps à autre en France non occupée pour y passer quelque temps à Antibes, ville qui fut toujours chère à l'Agha Khan. C'est là qu'elle apprit l'entrée des Allemands en France non occupée. Elle voulut se rendre en Suisse, mais les Allemands arrivèrent avant elle, à la frontière. Son passeport anglais les amena à l'arrêter. D'autre part, l'Agha Khan lui-même se trouve à son tour bloqué et quasi-prisonnier en Suisse, ce pays étant maintenant coupé de l'étranger.

On sait que l'Agha Khan est le chef spirituel de la secte des Ismaïliens, musulmans chiites, répandus aux Indes, en Asie Centrale, en Syrie et en Afrique Orientale. Ils sont au nombre d'environ 10 millions et paient à leur pontife, régulièrement et scrupuleusement, une dîme qui se chiffre chaque année à des sommes considérables. Lorsque l'Agha Khan rend visite à l'une de ses communautés, celle-ci remet entre ses mains son poids d'or. Ces revenus fabuleux, joints à sa propre fortune qui est colossale, font de lui l'un des hommes les plus riches du monde.

Il est, par ailleurs, d'une largesse proverbiale et ses libéralités font le bonheur d'une foule de malheureux qui lui gardent une vive reconnaissance.

L'Agha Khan se rallia spontanément à la cause des démocraties, dès le début des hostilités, proclama le loyalisme de ses sujets à la Grande-Bretagne et mit ses ressources et celles de sa communauté, partout dans le monde, au service du gouvernement britannique. Son fils, Aly Khan, s'engagea dans l'armée française. Après la défaite de la France, il passa dans l'armée anglaise et se trouve actuellement quelque part en Orient. Cet héritier d'un grand nom et d'une immense fortune est très aimé des sujets de son père, chez qui il se rend souvent en tournée. C'est ainsi qu'au début de la guerre, les Ismaïliens de Syrie, dans la région de Lattaquieh, lui firent un accueil chaleureux. Lorsque les Britanniques et les Français combattants firent leur entrée en Syrie et au Liban, les Ismaïliens, fidèles aux recommandations de leur chef et de son fils, se rallièrent aux Alliés et leur offrirent leurs services.

Depuis le début de la guerre, l'Agha Khan, établi en France et puis en Suisse, n'a plus rendu visite à ses sujets. Des bruits contradictoires circulent sur le sort de sa fortune, en biens, meubles et immeubles, en France même. Et bien qu'il soit actuellement bloqué en Suisse, ses sujets, aux Indes et ailleurs, multiplient les marques de loyalisme envers les Alliés.



## LE DESERT EN MARCHE... LES DUNES MOUVANTES

**On parle souvent de dunes, en parlant du désert. Car les dunes sont pour le désert ce que les vagues sont pour la mer. Dans une grande partie des étendues sablonneuses d'Egypte, les dunes sont mouvantes. Il y en a dans la partie septentrionale du désert Libyque, où se déroulent actuellement les opérations militaires. Il y en a surtout dans la partie méridionale de ce désert, notamment au sud de l'oasis de Siwa. Depuis des milliers d'années, ces dunes cheminent sans trêve, vers le sud, jusqu'à ce que, sous l'influence des pluies, les sables se mélangent au sol. Dans ce désert où les vents prédominants soufflent du nord-nord-ouest, les chaînes des dunes se dirigent vers le sud-sud-est avec la régularité de la houle de la mer. Cependant, la marche des dunes ne ressemble pas au progrès des vagues, en ce sens que les sables, sous la poussée du vent, se déploient longitudinalement au lieu de se déployer en largeur. Les couloirs entre les dunes, qui sont favorables à la marche des caravanes, conduiraient celles-ci directement vers le Soudan. Mais toute route venant de l'ouest serait bloquée par les dunes. Voilà pourquoi les routes sont plus sûres du nord au sud et vice-versa. Et c'est aussi pour cette raison et à cause du manque complet d'eau et de pâturages que 300 kilomètres carrés de ce désert égyptien n'avaient pas été foulés pendant des siècles par le pied de l'homme. Les chaînes des dunes sont parfois d'une immense longueur, mais elles sont comparativement étroites. Les dunes appelées en arabe « méhoriks », c'est-à-dire « fumantes » ou encore « brûlantes », qui sont à l'ouest de l'oasis de Baharieh, forment un ruban de 300 kilomètres de longueur et de quelques kilomètres de largeur, qui se prolonge jusque dans la dépression de Kattara. Il y a aussi une dune isolée qui commence à Maghra, à l'extrémité orientale de Kattara, à près de 60 kilomètres d'El Alamein, et qui continue jusqu'au Soudan, à mi-chemin entre la vallée du Nil et les oasis de l'Ouest. Elle a ainsi une longueur de mille kilomètres. Plus on avance vers le sud, plus les dunes deviennent mouvantes. Celles du nord sont pour ainsi dire quelque peu protégées par la proximité du plateau calcaire du littoral.**

# La « 5ème colonne »

## A ÉCHOUÉ EN AFRIQUE DU NORD

*Les événements de l'Afrique du Nord viennent de démontrer que les agents allemands, qui ont déployé tant d'efforts pour y organiser leur « cinquième colonne », avant la défaite de la France, et pour s'y établir à demeure, depuis l'armistice franco-allemand, ont bien perdu leur temps.*

*L'Afrique du Nord, notamment le Maroc et la Tunisie, fut en effet l'un des champs d'action préférés des agents de Hitler. Voici un aperçu succinct de l'activité allemande qui fut déployée dans ces pays.*

*En Afrique du Nord, c'est le Dr Rieth qui fut chargé, en dernier lieu, de réorganiser la « cinquième colonne ». Ce Dr Rieth n'est autre que le fomenteur des troubles et l'organisateur des complots qui préparèrent l'Anschluss, en Autriche, et l'un des assassins du chancelier Dollfuss.*

*C'est de Tanger que Rieth dirigeait l'organisation nord-africaine de la « cinquième colonne », avec des collaborateurs comme Zobel, Auer, Pappenheim et autres. Il avait aussi quelques agents marocains des deux zones, française et espagnole. L'un de ces agents vint faire un séjour en Egypte, au début de la guerre, et fut expulsé par le département de la Sécurité Publique quelque jours après son arrivée. D'autres agents marocains visitèrent également l'Egypte, mais furent étroitement surveillés par les autorités et leur activité neutralisée.*

*On sait maintenant que Rieth dépensa beaucoup d'argent en Afrique du Nord. Ses agents voyageaient et vivaient largement. Ils essayèrent de prendre contact avec les partis politiques, leaders nationaux, firent les avances les plus alléchantes. Ils croyaient avoir préparé le terrain pour une mainmise allemande. Le résultat fut exactement le contraire de ce que les agents de Hitler escomptaient.*

*Les dépêches reçues depuis le débarquement des Alliés en Afrique du Nord ne nous apprennent pas au juste ce que sont devenus les agents allemands au Maroc et ailleurs, et à leur tête le consul Auer. Mais tout laisse croire qu'ils ont dû se réfugier à Tanger, où réside encore leur grand chef, le Dr Kurt Rieth.*

# Alexandrette

## RAVITAILLE LA TURQUIE

M. Cook, consul des Etats-Unis à Alexandrette, s'est dernièrement rendu dans cette ville pour y ouvrir le consulat et veiller à l'arrivée continuelle des produits et articles américains à destination de la Turquie. Cette nouvelle suffit pour nous apprendre que le port d'Alexandrette est maintenant la principale porte de ravitaillement pour la Turquie.

Alexandrette, ou Iskanderoun, est située au fond du golfe qui porte son nom. C'est une ville de près de 30.000 habitants, faisant partie d'un Sandjak ou province de l'ancien empire ottoman. Elle fit partie de la Syrie, depuis 1918, et son Sandjak jouissait d'une large autonomie.

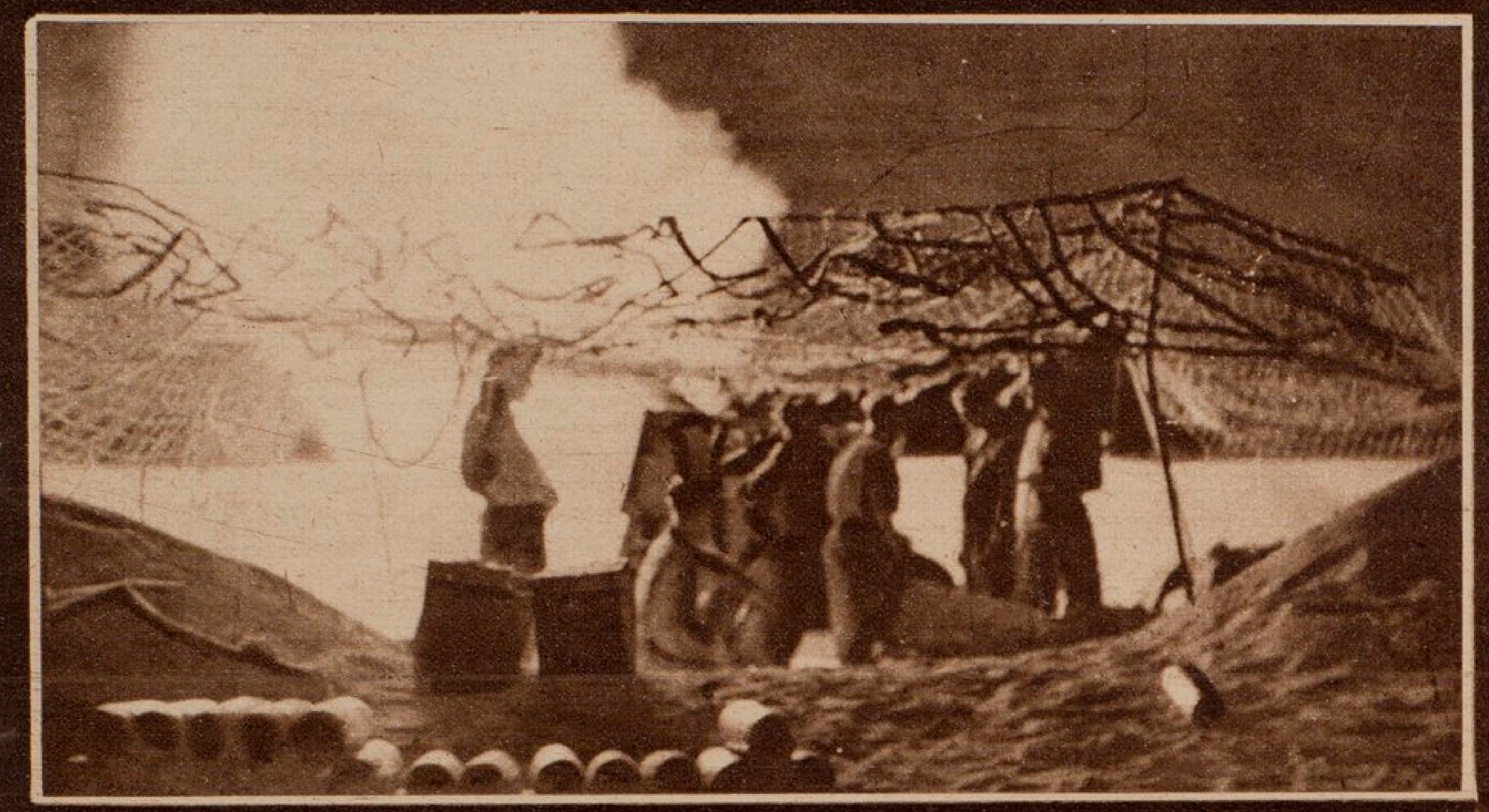
Lorsqu'en 1936 la France négocia avec la Syrie un traité d'alliance et d'amitié, la Turquie souleva la question du Sandjak et en demanda l'annexion. En novembre 1937, une convention fut conclue établissant un Etat autonome dans le Sandjak qui avait pour villes principales Alexandrette et Antioche. Des élections y eurent lieu pour une Chambre : sur 40 sièges, les Turcs en eurent 22. Mais cette situation équivoque ne devait pas durer longtemps. Le 23 juin 1939, la France signait avec la Turquie l'accord d'Ankara et cédait le Sandjak qui devenait une province turque sous le nom de « Hatay ». Les troupes françaises évacuèrent le territoire le 29 juin 1939. Le Hatay compte une population d'environ 220.000 âmes.

Le port d'Alexandrette fut, de la part du gouvernement turc, l'objet d'une sollicitude spéciale depuis son annexion. Les Français y avaient déjà réalisé des ouvrages d'une certaine importance. Mais la Turquie voulut en faire une base de ravitaillement et une position navale et militaire. Le rôle qu'Alexandrette joua dans le passé, elle pourrait être appelée à le jouer de nouveau, à l'avenir. Pendant la guerre actuelle, grâce à Alexandrette et à sa proximité des côtes syriennes dont elle est la continuation naturelle, les puissances unies ont pu faire parvenir à la Turquie les produits, les articles et le matériel qu'elles s'étaient engagées à lui livrer.

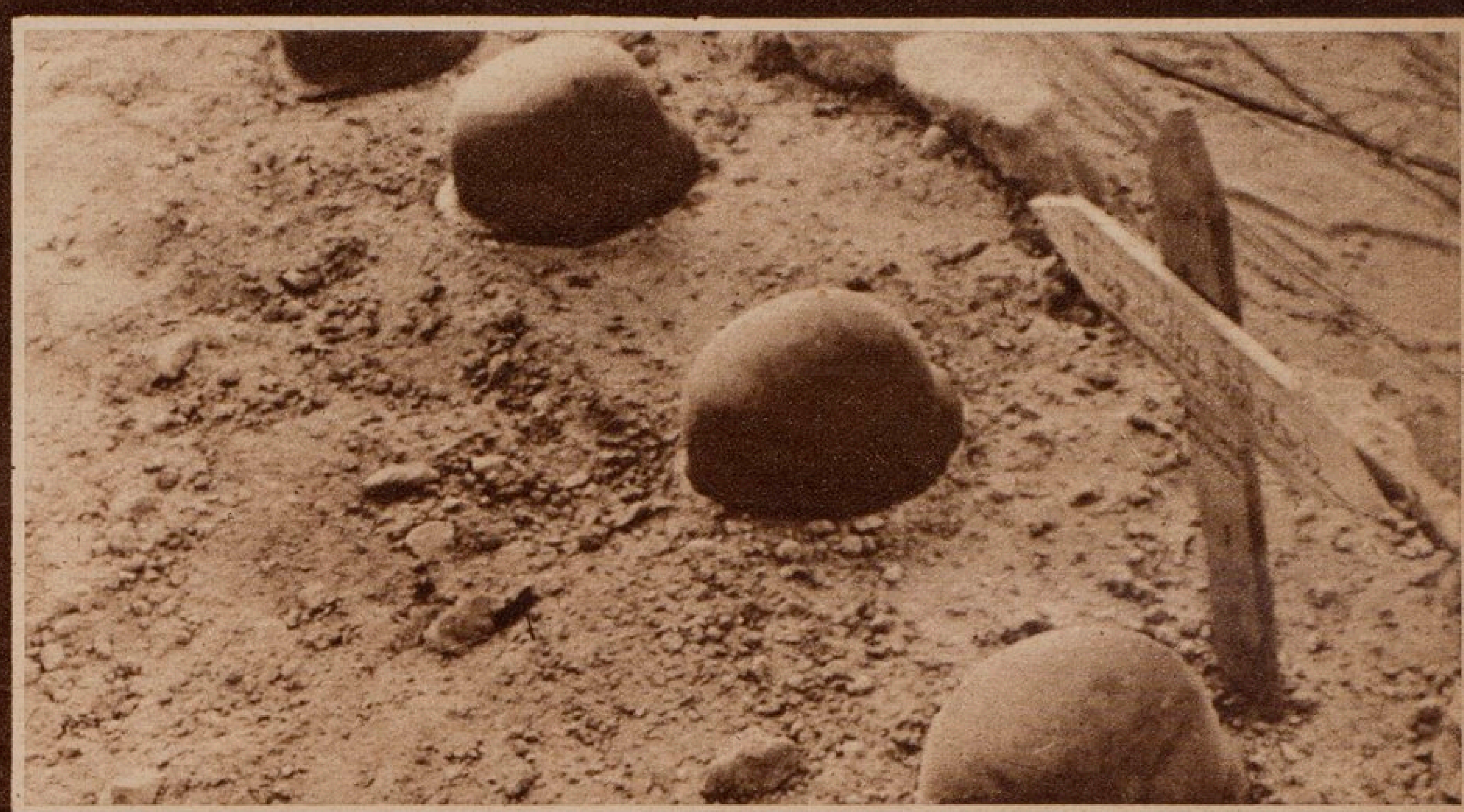


Une vue générale de Tobrouk. Dans le port, des navires de l'Axe complètement détruits témoignent des effets foudroyants des bombardements alliés.

# LA POURSUITE CONTINUE...



L'artillerie britannique continue jour et nuit son tir contre les positions ennemies.



Sous ces casques gisent des cadavres allemands, tristes victimes de l'impérialisme nazi.



Après la retraite de l'ennemi, le sol sablonneux du désert était parsemé de mille objets, équipements, munitions et le reste qui prouvent de quelle confusion fut pris l'adversaire devant l'offensive de la Huitième Armée.



Dans une tranchée avancée du front, M. R.G. Casey, ministre d'Etat anglais, en compagnie du général Alexander, commandant en chef des troupes britanniques dans le Moyen-Orient, examine le déroulement d'une bataille aérienne entre Stukas et appareils de la R.A.F.

# LES PRISONNIERS VOLONTAIRES

par ZYGMUNT LITINSKY

Correspondant de guerre du « Daily Mirror »

Dans le secteur méridional du désert de l'Ouest, au moment même où se répand la nouvelle du débarquement allié en Afrique du Nord, la Huitième Armée continue son avance irrésistible. Sur les flancs du rude escarpement de la dépression de Kattara, pentes marquées seulement par quelques traces de chameaux, sur les plateaux pierreux du centre, là-haut dans le nord, sur les dunes argentées qui bordent les flots bleus de la Méditerranée, la masse humaine avance irrésistiblement. En avant vers l'ouest ! On peut voir un éclair de triomphe dans les yeux de chacun de ces gars qui, après des semaines de combats acharnés, sentent finalement que la victoire leur appartient.

Un caporal barbu, tout en partageant sa gourde de thé avec moi, résume en quelques mots lapidaires la situation telle qu'elle se présente maintenant : « Le seul inconvénient, me dit-il en grognant, réside dans le fait que peut-être nous ne sommes pas assez rapides pour pouvoir tenir tête à cette « retraite-blitz ».

Cependant, des milliers d'Italiens ne semblent guère anxieux de prendre part à cette fuite éperdue : ils s'installent carrément dans le sable et attendent d'être pris. Sans doute n'en ont-ils pas cru leurs oreilles lorsqu'ils entendirent un haut-parleur dans les lignes anglaises, qui leur envoyait le message suivant : « Italiens, rendez-vous, nous avons un tas de macaronis pour vous ». Maintenant leur patience, leur longue attente dans les sables sont récompensées, non seulement par des distributions de macaronis, mais par de larges portions de « marmellata » trouvées dans leurs cachettes abandonnées.

Un de mes amis, officier de liaison britannique, détaché auprès des forces grecques, parti tout seul en reconnaissance, a été attaqué aujourd'hui par trente Italiens, qui agitaient des sous-vêtements blancs et qui insistaient pour être faits prisonniers. J'ai moi-même « pris », dans des circonstances similaires, un canon lourd italien, avec son tracteur, ses munitions et ses hommes au complet, quelque part dans la dépression de Kattara. Malheureusement, je ne disposais pas de moyens de transport pour évacuer tout ce beau monde. Je l'offris en souvenir à mes amis grecs.

Vous savez peut-être mieux que moi-même ce qui est arrivé dans ce secteur près de la Méditerranée. C'est là que la grande bataille a eu lieu. Il serait cependant injuste de mésestimer la part qu'ont prise dans cette victoire les Anglais, les Français, les Grecs et les Hindous qui combattirent dans les secteurs central et méridional. Leur rôle n'a pas été aussi spectaculaire, mais leurs sacrifices, leur courage extraordinaire qui leur permit de tenir longtemps leurs positions battues par le bombardement ont contribué autant à la destruction de l'ennemi que les opérations mobiles menées par leurs camarades dans le nord.

Pendant trois semaines j'ai vécu dans le secteur central, partageant leurs peines et leurs épreuves. Comme eux, pendant trois semaines, je n'ai pas changé de vêtements, ni enlevé mes chaussures. Voici leur histoire :

Après quelques actions préliminaires, la grande attaque a commencé pour nous mercredi dernier. Lundi, j'avais visité le secteur du nord, où j'avais assisté au déclenchement d'une grande bataille de tanks ; ensuite, je retournai dans le secteur tenu par les Grecs, dont les sapeurs avaient ouvert une brèche, mardi soir, dans les champs de mines ennemis. Pendant toute la journée de mercredi j'ai observé les soldats qui nettoyaient leurs armes et leurs effets, comme c'est l'usage avant une attaque. Je les vis préparant soigneusement leurs baïonnettes. Les Grecs ne contestent pas l'utilité, pour la guerre moderne, des avions, des tanks et des canons, mais, quand même, ils pensent que la baïonnette est une bien meilleure arme. « Les Italiens et les Allemands, disent-ils en riant, n'aiment pas se trouver devant leurs pointes. »

Deux heures de l'après-midi : il fait aussi chaud qu'en Angleterre pendant l'été. Un groupe composé de quatre Jeeps camouflés, tête de lance d'un bataillon grec, part en avant, soulevant un nuage de poussière jaune. L'objectif est un plateau qui se découpe contre l'horizon et qui, pendant toute la nuit, fut éclairé par le feu de l'ennemi. A la tête de ses hommes, un brigadier grec mène l'attaque. Il me permet de prendre place dans le troisième Jeep. Derrière nous marchent l'infanterie, l'artillerie, suivies des transports motorisés. A quatre heures, toute la colonne a passé sans encombre.

Nous atteignons les lignes, déjà évacuées par l'ennemi. Autour des abris désertés, des mitrailleuses, des gourdes à eau, des bidons à essence jonchent le sol. Au risque de sauter sur une mine, je me hasarde à l'intérieur d'un abri. Parmi des couvertures jetées pêle-mêle, je trouve un journal allemand, daté du 17 octobre, sur lequel se détachent de grosses manchettes. Tout près, un verre vide, une boîte à conserve ouverte, avec l'inscription : « Fortifiant »...

Vers six heures de l'après-midi, nous atteignons la route principale nord-sud, où nous avons rendez-vous avec la division britannique qui vient du nord-est.

Le lendemain matin, nous sommes réveillés par une première fournée de prisonniers italiens : une cinquantaine d'hommes qui demandent à se rendre.

Abandonnés par leurs alliés allemands, sachant que toute retraite leur est coupée, partout où nous allons, les Italiens nous accueillent presque amicalement. Ils sont sûrs d'être bien traités chez nous.

Tandis que les tombes allemandes sont marquées d'une croix blanche, celles où dorment les Italiens sont simplement surmontées d'un tesson de bouteille dans lequel on a placé un papier portant le nom du malheureux qui dort de son sommeil éternel dans les sables du désert. Même dans la mort, les nazis ont voulu faire une distinction...

# UN GRAND SOLDAT

**par HASSOLDT DAVIS**

**Correspondant de guerre américain auprès des Forces Françaises Combattantes**

Sur un plateau désert, un homme peut dormir en paix de son dernier sommeil. Une grande tombe est ici, dans laquelle gît un grand soldat : le colonel Amilakvary, de la Légion Etrangère de la France Combattante.

Tout près, vers le sud-est, s'élève la masse de la montagne Himeimat. Ses flancs sont enveloppés de brume comme il y a dix-huit jours, lorsque le colonel Amilakvary prit d'assaut ce poste d'observation ennemi. Aujourd'hui, c'est le 11 novembre, un double anniversaire : celui de naissance du grand Lyautey et celui de l'armistice qui clôtura la première guerre mondiale : souvenir de la liberté trahie. Nous sommes assemblés ici pour rendre hommage à l'esprit d'Amilakvary, soldat de France et soldat du monde. Pouvait-on choisir meilleur symbole que ce prince géorgien servant dans l'armée française et tombé sur la terre d'Egypte ?

Le soleil embrumé projette l'ombre de la croix du Christ sur la croix de Lorraine gravée dans la pierre du tombeau. Le prêtre s'incline devant un autel appuyé sur deux camions armés de fusils Bren. Des centaines de soldats de la France Combattante, au garde-à-vous, encadrent de trois côtés l'officiant. Le père Hurleman a connu des jours tragiques. Il était à Bir Hakeim pendant les seize jours de l'héroïque résistance. Le général Kœnig s'avance vers l'autel, puis fait face à ses hommes et présente la troupe au général de Larminat. Il lit alors le texte de la citation du général de Gaulle en l'honneur du colonel Amilakvary : « Cité à l'ordre des Forces Françaises Combattantes ». La main qui tient la feuille de papier s'abaisse. Nous demeurons pendant une minute immobiles, silencieux, rendant un hommage muet et respectueux à notre colonel perdu. Lentement, la brume se dissipe tandis que les clairons sonnent « aux Morts », requiem suprême du soldat.

Lentement, nous revenons à nos autos blindées et je me surprends à penser à Amilakvary tel que ses hommes l'ont vu pour la dernière fois, se dressant au milieu de ces légionnaires aguerris, sur le plateau qu'ils avaient arraché à un ennemi supérieur en nombre et en équipement, un ennemi retranché dans ses fossés et derrière ses fortifications, qui avait beau jeu pour massacrer les Français au fur et à mesure qu'ils atteignaient la crête. Mais la Légion avait atteint l'objectif et était maîtresse du plateau lorsque les chars allemands, après avoir gravi les pentes, s'étaient précipités contre ces héros et les avaient obligés à se retirer, ceux-ci n'étant pas parvenus à amener des renforts d'artillerie lourde dans ces régions abruptes.

Un capitaine évoque les derniers mots d'Amilakvary : « Je me suis battu toute ma vie, avait-il dit tranquillement, et je n'ai jamais connu l'expérience de la peur. Je ne voudrais pas mourir sans faire connaissance avec elle. »

Ensuite, calmement, il avait retiré ses hommes du plateau, malgré les rafales des pièces des tanks et des autos blindées de l'ennemi. Il se dressait tout seul, le dernier, coiffé de son képi et enveloppé de son burnous : c'est à ce moment qu'un éclat l'atteignit à la tête et l'abattit avant qu'il ne connût la peur. Le même obus frappa à la poitrine et au bras un jeune médecin qui se trouvait un peu plus en avant. Il accourut néanmoins vers son colonel, arrivant à peine à croire que ce héros légendaire, cet homme à la « baraca », ce soldat invincible pût avoir reçu un coup mortel. De son bras valide, il administra les premiers soins à Amilakvary, et ensuite aida à le transporter jusqu'à l'un de nos tanks où il fut déposé avec d'autres blessés, et ensuite conduit à toute vitesse vers une ambulance.

Le colonel Amilakvary est mort, mais sa mémoire reste. Filant à toute allure vers l'arrière, l'ambulance fut prise comme cible par l'ennemi, et lorsque le corps d'Amilakvary fut retiré, sa tête portait deux trous béants. « Il a été tué deux fois », dirent les hommes. Mais l'âme d'Amilakvary, l'âme du général de Gaulle et de la France Libre pour laquelle ils combattent demeureront éternellement vénérées dans leur cœur.

Au moment où l'officiant, le père Hurleman, entonne, devant son autel blindé, le « De Profundis », le soleil brille d'un éclat particulier. Nous nous tenons nu-tête derrière le général Kœnig et le général de Larminat, deux hommes solitaires dans l'immensité du désert, qui s'inclinent devant la tombe d'un grand soldat qui fut leur ami.

« Dominus vobiscum... Ite, missa est... » dit le prêtre.

Nous nous éloignons lentement. Le général Kœnig s'en va tout seul, se dirigeant vers l'ouest, vers cette colline de Himeimat où le colonel Amilakvary s'est immolé pour notre victoire.



Têtes baissées, les généraux de Larminat et Kœnig assistent à la messe dite en plein désert pour le repos de l'âme du colonel Amilakvari.




Une croix de bois en plein désert. Ici repose le colonel Amilakvari qui fut un grand soldat.

Munitions et ravitaillements suivent les vaillantes troupes du général Montgomery dans leur avance sur les talons de l'ennemi. Une file ininterrompue de camions britanniques longe la côte en direction de l'ouest.



# LE 11 NOVEMBRE avec les F.F.C.

**par ANDRE GLARNER**

**Correspondant de guerre de l'« Exchange Telegraph »**

Le général Montgomery a complètement surclassé Rommel, lorsqu'il lança sa grande offensive du 23 octobre. J'en eus la preuve quelques jours plus tard, exactement le 11 novembre, lorsque j'assistai à un grand assaut, sur le plateau de Monassib, dominant l'arête aiguë de Himeimat. Des combats terribles se déroulèrent dans ce secteur, au cours du premier jour de l'offensive.

En cet anniversaire de l'armistice, deux brigades des Forces Françaises Combattantes défilèrent devant la tombe du prince géorgien russe blanc, le colonel Amilakvari, commandant la Légion Etrangère. Un célèbre médecin parisien, actuellement major dans la Légion, me raconta de bout en bout tous les détails de l'attaque dans ce secteur. Les Allemands étaient absolument convaincus qu'ils allaient être fortement engagés sur leur aile méridionale ; aussi, dès qu'ils commencèrent à sentir la pression de l'adversaire, ils firent affluer tous leurs renforts sur ce point. En fait, l'attaque générale ne fut déclenchée que pendant la matinée du 23 octobre, lorsque deux bataillons de la Légion, composés chacun de deux compagnies, montèrent à l'assaut d'une position fortifiée, tenue par trois bataillons de la division « Folgore » renforcés par des effectifs de parachutistes italiens. Malgré un feu nourri, les assaillants atteignirent leur objectif, situé à 250 mètres d'altitude, et, pendant plus de vingt minutes, ils tinrent la position, rendant coup pour coup aux Italiens et leur infligeant de lourdes pertes à l'aide de leurs armes légères, de leurs mitraillettes et de leurs grenades. Nos gars attendaient anxieusement leurs canons anti-tanks qui devaient gravir la hauteur en escaladant les versants du sud et du nord. Mais les deux colonnes de renforts ne parvinrent pas à atteindre le faîte de la colline. Les pièces enfonçaient dans le sable mou, et se trouvaient immobilisées malgré les efforts des artilleurs.

Ce ne fut qu'après trente-trois minutes de combat infernal que l'officier commandant les légionnaires donna l'ordre de retraite. Avant de revenir sur sa position de départ, cette poignée d'hommes avait infligé une sévère punition à des effectifs d'élite italiens, dont le nombre était supérieur dans une proportion de trois contre un.

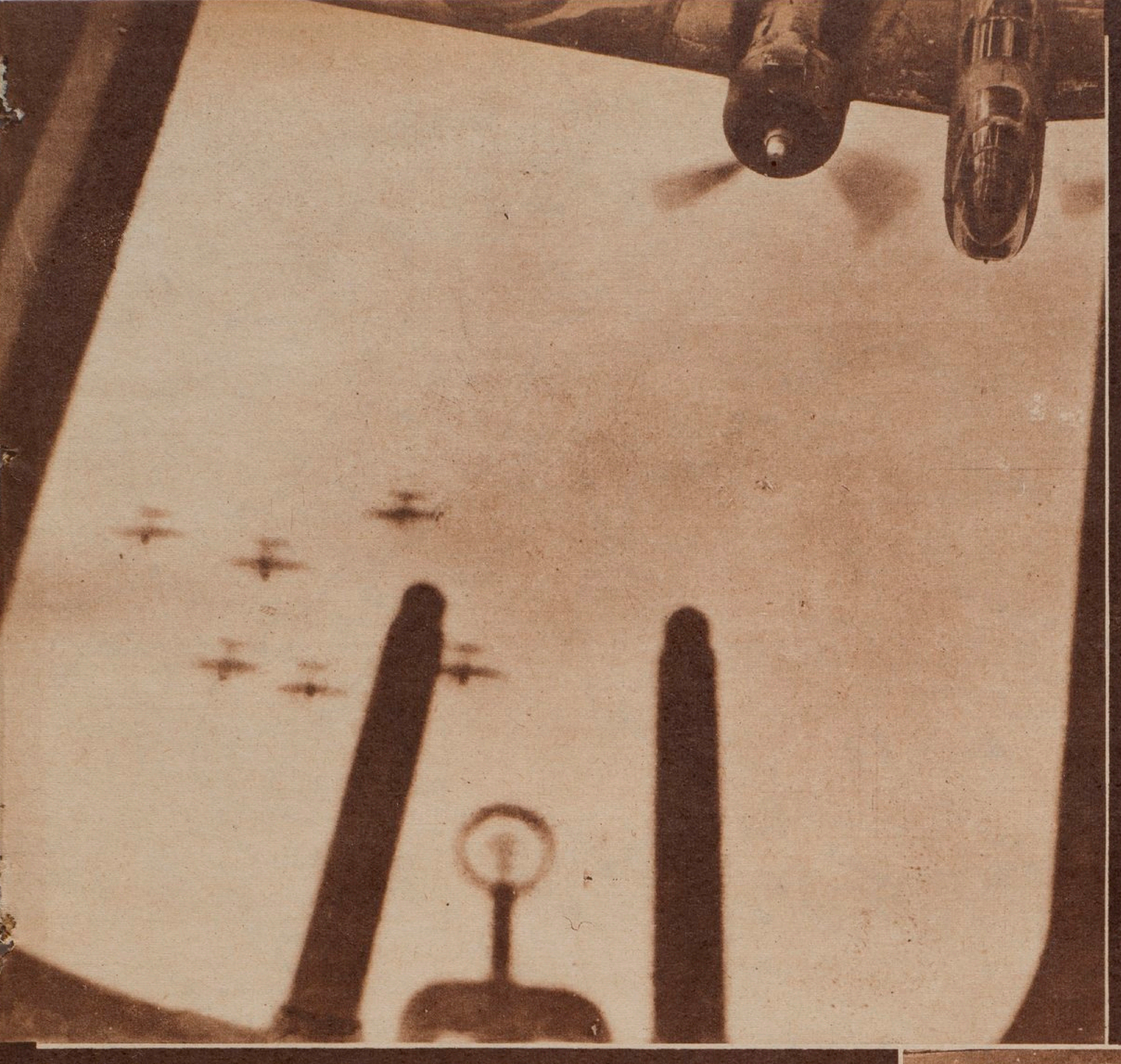
— Rien de plus impressionnant, me dit le docteur qui avait soigné les blessés sur le plateau, que cette bataille acharnée dans le clair-obscur de la nuit tombante, que déchiraient par à-coups les éclairs des pièces d'artillerie qui tonnaient sans cesse. Si nos tanks et nos pièces anti-tanks avaient réussi à franchir la colline, nous aurions pu maintenir nos positions. Malheureusement, ce fut comme à la bataille de Waterloo. Au lieu de Grouchy, ce fut Blücher qui arriva, en l'occurrence une puissante formation de tanks allemands. Nous n'avions pas d'autre alternative que de nous retirer. C'est ce que nous fîmes. Mais, deux jours plus tard, la position tombait entre nos mains pour de bon.

En ce jour de souvenir et de recueillement qu'est pour tout Français le 11 novembre, la 2e Brigade assistait à la messe en plein air, célébrée devant un autel construit par les Italiens. Une immense Vierge avait été sculptée dans la pierre, au-dessus de l'inscription « Ave Maria. 11 novembre 1942 ». Ce n'était pas un prêtre italien qui officiait cette fois-ci, mais un aumônier français.

Plus au sud encore, une brigade a pris possession de ce qui avait été un camp italien. Légionnaires et fusiliers marins ont remplacé les hommes de la division « Folgore ». Quant à la division motorisée volante, elle a pris en chasse l'ennemi depuis une semaine, faisant plusieurs milliers de prisonniers. Quant au butin, je m'en référerai aux déclarations d'un jeune capitaine du bataillon du Pacifique : « Nous avons suffisamment d'armes et de munitions pour continuer la guerre pendant les trois années à venir. »

Les pistes du désert ne sont que d'immenses dépôts dans lesquels des camions incendiés et des avions, dont un bon nombre en très bon état, sont parsemés. On comprend que ces appareils ont été abandonnés par les Italiens parce qu'ils n'avaient plus de carburant pour leur faire prendre l'air. Parmi le butin, on compta plusieurs canons italiens, dont un bon nombre de mitrailleuses calibre 20 millimètres, la meilleure arme dont disposent les soldats de Mussolini.

L'un des membres d'une de nos colonnes volantes me donna des détails significatifs, expliquant jusqu'à quel point les Italiens avaient été défaits : une de leurs compagnies ne possédait que deux véhicules motorisés. D'après les déclarations des prisonniers, les officiers de ces compagnies s'emparèrent des voitures sous prétexte qu'ils allaient chercher de l'eau pour leurs hommes. Ils ne devaient plus revenir, abandonnant leurs soldats à la merci de l'ennemi et du désert.



Un avion Baltimore, vu à travers le fuselage d'un bombardier volant en formation de combat. Sur le sable, on aperçoit l'ombre d'autres appareils faisant partie du groupe.



Des tonnes de matériel, destinées aux troupes du maréchal Rommel, ont été complètement détruites par les forces aériennes de l'aviation alliée. Voici un train de marchandises entièrement détérioré par les bombes des pilotes alliés.

# Le « Blitz »

## de l'aviation alliée dans le désert

Conjointement avec les forces de terre, l'aviation alliée a joué un rôle primordial dans l'offensive triomphale de la Huitième Armée contre les troupes du maréchal Rommel. Nuit et jour, elle a infligé à l'ennemi des pertes considérables, harcelant les concentrations de troupes, paralysant les communications, et faisant subir à l'aviation adverse des pertes très sensibles. Grâce à cet effort magnifique déployé par les pilotes alliés, qui continuent d'asséner de rudes coups aux positions adverses, la retraite des troupes de l'Axe s'est transformée en une véritable débandade.



A droite : le vice-maréchal de l'air Coningham, commandant en chef de l'aviation alliée dans le désert, le général Strickland, chef de l'aviation américaine dans le Moyen-Orient, et le maréchal de l'air Sir Arthur Tedder, commandant en chef de l'aviation alliée dans le Moyen-Orient.




« Le Saint », fameux héros des Romains de Leslie Charteris, sert de mascotte à ce bombardier qui en est à son 65ème raid, comme l'indiquent les bombes dessinées sur une partie du fuselage.



Des quantités d'avions ennemis ont été abandonnés sur l'aérodrome de Fouka. Quelques-uns de ces avions ont été détruits par les obus de l'aviation alliée qui, sans répit, a harcelé les aérodromes et les points de concentrations de l'ennemi.




# LES ILES de la Méditerranée

**Les événements se précipitent à un rythme accéléré en Méditerranée. Les îles qui jalonnent cette mer vont de nouveau jouer un rôle qui ne sera peut-être, pour quelques-unes d'entre elles, qu'un recommencement de l'Histoire. Qu'est-ce donc que la Méditerranée ? Une mer intérieure entre l'Europe méridionale, l'Afrique septentrionale et l'Asie Mineure. Elle communique avec l'océan Atlantique par le détroit de Gibraltar, avec la mer Rouge par le canal de Suez, avec la mer Noire, qui n'est que son prolongement, par les Dardanelles et le Bosphore. Sa plus grande longueur, de Gibraltar à Beyrouth, est de 3.750 kilomètres. Sa plus petite largeur, du cap Granitola en Sicile au cap Bon en Tunisie, est de 138 kilomètres. Sa superficie totale est de 3.081.850 kilomètres carrés. Si l'on fait abstraction de la mer Noire, de la mer d'Azov, de la mer de Marmara, de l'Adriatique, ce qui reste de la Méditerranée a encore une superficie de 2.976.460 kilomètres carrés. C'est la Méditerranée proprement dite. Voici les îles dont elle est parsemée, de l'ouest à l'est :**

## LES BALÉARES

Les Baléares sont un archipel formé des îles Majorque, Minorque, l'île aux chèvres : Cabrera, l'île au blé : Formentera, l'île aux lapins : Conejera, Iviça et d'autres îlots moins importants. La population des Baléares est mêlée, mais elle a des affinités avec celle de la Catalogne. L'archipel fut autrefois occupé par les Phéniciens, les Grecs (qui l'appelaient « Iles Gymnésiennes » parce que ses habitants allaient au combat tout nus), les Carthaginois, les Romains qui y fondèrent Palma, dans l'île Majorque, capitale actuelle de l'archipel, les Vandales, les Arabes et enfin les Espagnols qui le gardent encore. Les Baléares comptent 375.000 habitants, dont les noms hétéroclites conservent la consonance de leur origine grecque, arabe, etc., et qui étaient jadis réputés pour être d'habiles frondeurs. La situation de ces îles, dans le bassin occidental de la Méditerranée, à mi-chemin entre la France et l'Afrique, en fait une position stratégique de premier ordre. Majorque est à 133 kilomètres de l'Espagne et à 240 kilomètres de l'Algérie.

## LA CORSE

L'île dont on a le plus parlé, pendant cette guerre, après Malte, est la Corse que l'Italie n'a cessé de revendiquer et où ses soldats viennent de débarquer, mais dans des conditions qui n'ont rien d'héroïque. La Corse est la quatrième île, comme grandeur, de la Méditerranée. Elle vient après la Sicile, la Sardaigne et Chypre. 160 kilomètres la séparent de la côte française. Sa longueur est de 183 kilomètres, du nord au sud, sa plus grande largeur 84 kilomètres et sa population de 298.000 habitants. La Corse est l'île de beauté. Certains de ses sites sont merveilleux. Ses côtes offrent des panoramas superbes. Elle a pour capitale Ajaccio, ville de 24.000 habitants. La Corse est l'un des pays les plus accidentés du monde. Ses forêts sont vastes et touffues, et c'est là que les « bandits » corses trouvent les repaires propices à leurs coups de main. C'est aussi le pays par excellence de la « vendetta ».

La Corse a des origines légendaires et les historiens n'ont pas encore découvert la véritable étymologie de son nom : est-il phénicien, grec, roumain, carthaginois ? Les origines de ses habitants ne sont pas moins confuses et rien n'est plus erroné que de prétendre, comme le fait l'Italie, que les Corses sont Italiens. Il y a, dans cette île, des restes d'une foule de races toutes étrangères les unes aux autres. Car la Corse fut occupée par tous les conquérants qui se succédèrent dans la Méditerranée et chaque peuple y a laissé des traces de son passage. C'est en 1768 que la République de Gênes, qui gouvernait l'île depuis 1347, vendit la Corse au roi de France Louis XV par un traité, ou plutôt par un « acte de vente » en bonne et due forme. L'année suivante, soit en 1769, à Ajaccio, naquit « Napoleone Buonaparte ».

## LA SARDAIGNE

Au sud de la Corse, et séparée d'elle par le détroit de Bonifacio, se trouve la Sardaigne, deuxième île de la Méditerranée par la grandeur : 24.100 kilomètres carrés, 880.000 habitants, capitale Cagliari. Si la Corse est l'île de beauté, la Sardaigne est la patrie de la malaria qui y règne en maîtresse. Les habitants de cette île sont d'une race plus pure que celle de leurs voisins corses, mais ils sont réputés pour être paresseux et indolents. Il y a beaucoup de mines en Sardaigne : fer, zinc, plomb, argent, des carrières de granit, de marbre, d'albâtre, etc. L'île fut occupée par tous les peuples conquérants qui envahirent les autres îles ses voisines. Les Romains emmenèrent en esclavage la plus grande partie de la population. Les captifs étaient si nombreux que les marchés d'esclaves en regorgèrent. On les vendit à vil prix et l'expression « Sardes à vendre » devint le synonyme d'objets n'ayant aucune valeur. Après avoir souvent changé de maîtres, la Sardaigne devint italienne par sa cession à la Savoie, en 1720. C'est de cette année-là que date le « Royaume de Sardaigne » qui vécut jusqu'en 1861 et qui comprenait les Etats de la maison de Savoie. En 1861, le roi Victor-Emmanuel II ayant été proclamé « roi d'Italie », le royaume de Sardaigne cessa d'exister et devint, avec les autres Etats de la péninsule, « Royaume d'Italie ». La Sardaigne a 271 kilomètres dans sa plus grande longueur.

## LA SICILE

L'île la plus vaste et la plus peuplée de la Méditerranée est la Sicile : 25.740 kilomètres carrés, 4.200.000 habitants. Elle est située à l'extrémité sud-ouest de l'Italie dont la sépare le détroit de Messine, et revêt la forme d'un triangle. Au sud, le détroit de Messine la sépare de la Tunisie, sur la côte d'Afrique. Ce détroit est large de 120 kilomètres. Quant au détroit de Messine, il n'a que 3.200 mètres et une profondeur d'environ 95 mètres. Les côtes de la Sicile sont très escarpées. Le sol en est riche. La partie occidentale de l'île constitue une masse volcanique autour de l'Etna, dont les éruptions sporadiques dévastent le pays. C'est la plus haute montagne de la Sicile : 3.313 mètres. Le Sicilien a dans ses veines un peu du sang de tous les peuples qui ont conquis son île : phéniciens, carthaginois, grecs, romains, arabes. Le type grec et le type maure y prédominent. Les Siciliennes sont très jolies. Dans l'antiquité, la Sicile était considérée comme étant le pays des Cyclopes et des Géants. Parmi ses conquérants, les Arabes furent ceux qui, du




VIIIe au XIe siècles, développèrent les richesses agricoles et industrielles de l'île, qui passa par la suite sous la domination normande, forma le royaume des Deux-Siciles, fut rattachée à l'Espagne, conquise par la France et enfin annexée au Piémont pour faire ensuite partie du royaume d'Italie (1861). La Sicile a pour capitale Palerme. Citons parmi ses villes principales : Catane et Messine. Notons également que c'est en Sicile que se trouve la ville de Syracuse, dont le siège fameux donna à Archimède l'occasion de mettre en œuvre ses machines ingénieuses, qui broyaient ou incendiaient de loin les navires des Romains et les empêchaient de s'approcher de la ville. Enfin, au moment où la Sicile entre pour ainsi dire dans le champ d'action des belligérants, rappelons que les Siciliens n'ont jamais abdiqué leurs droits à la liberté et que des organisations secrètes existent toujours dans l'île et font preuve d'une activité qui inquiète les autorités italiennes. Ces organisations ont des ramifications dans toute la Sicile et à l'étranger. Elles réclament pour l'île une large autonomie. Lorsque le moment viendra où le régime fasciste chancelant commencera de crouler, la question sicilienne pourrait de nouveau surgir de l'ombre où la terreur fasciste l'a plongée. Depuis la réalisation de l'unité italienne, le parti autonomiste sicilien n'a cessé de protester contre l'annexion pure et simple de l'île au nouveau royaume.

## PANTELLARIA

Depuis que les Italiens ont fortifié l'île de Pantellaria, ils disent : « Nous avons aussi notre Malte ». Car Pantellaria peut être comparée, sous certains rapports, au bastion britannique. Située entre la Sicile et la Tunisie, elle est à 96 kilomètres de distance de la première (cap Granitola) et à 76 kilomètres de la seconde (cap Bon). Elle a une superficie de 83 kilomètres carrés et 46 kilomètres de tour. Pantellaria, occupée successivement par les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Arabes, les Siciliens et les Italiens, a gardé son cachet maure d'Afrique. Ses habitants parlent un dialecte arabe mélangé de quelques mots italiens. Ils sont au nombre de 8.000 environ. Le gouvernement fasciste a dépensé des sommes considérables pour faire de l'île une forteresse maritime destinée à jouer un grand rôle dans les guerres de conquêtes préméditées par Mussolini. Mais rien n'est venu prouver, au cours des hostilités, depuis l'entrée en guerre de l'Italie, que Pantellaria fut digne du destin que le fascisme lui réservait.

## MALTE

L'île héroïque et imprenable, Malte, sentinelle isolée et avancée des Britanniques dans la Méditerranée, est située à 90 kilomètres au sud de la Sicile et à 200 kilomètres de la côte orientale de la Tunisie. Elle mesure 27 kilomètres dans sa plus grande longueur et 41 kilomètres dans sa plus grande largeur. Sa superficie est de 275 kilomètres carrés et de 370 en y comprenant les îlots voisins (Gozzo, Comino, etc.), car Malte est en réalité un archipel. Sa population est de 250.000 habitants. Malte est la Mélité des Grecs et la Mélita des Romains. C'est une forteresse naturelle de premier ordre et ses conquérants s'en sont toujours servis comme telle. Les Maltais doivent leur origine au croisement de races nombreuses. Mais il est évident que le sang arabe prédomine chez eux. La langue maltaise contient 70% de mots d'origine arabe. Malte, qui appartient à l'Angleterre, a un gouverneur nommé par la couronne, assisté par un conseil élu. La Valette, capitale de l'île, sert de port d'attache et de résidence ordinaire à la flotte anglaise de la Méditerranée. Il est peu de contrées qui aient subi autant de vicissitudes politiques que cette petite île, depuis les Phéniciens, les Grecs, les Romains, jusqu'aux Arabes, aux Turcs, aux Français et enfin aux Anglais qui l'occupèrent successivement. Elle s'illustra dans l'Histoire à plus d'une reprise, notamment sous l'ordre hospitalier de Malte ou Saint-Jean de Jérusalem. Les Anglais se sont installés à Malte en 1802, mais c'est en 1814 que le traité de Paris leur en reconnut la possession. Pendant cette guerre, Malte s'est acquis une gloire épique qui marquera l'une des plus belles pages de son histoire mouvementée. Malte est l'une des multiples revendications de l'Italie fasciste.

## ILES IONIENNES

On désigne sous le nom d'Ioniennes les îles situées dans la mer Ionienne sur la côte occidentale de la Grèce. Elles forment trois groupes : Corfou et ses dépendances au nord, Sainte-Maure ; Ithaque et Céphalonie au centre ; Zante au sud. On y rattache parfois l'île de Cerigo, l'antique Cythère, et ses dépendances. Ces îles, occupées par les Italiens au XIIe siècle, devinrent anglaises en 1815 et furent rendues à la Grèce en 1864. Leur population totale s'élève à près de 220.000 habitants. Corfou est la plus importante de ces îles. Elle compte 106.000 habitants. C'est la Corcyre des Anciens. Ithaque s'appelle aujourd'hui Théaki. Céphalonie est la plus grande mais non la plus importante des îles Ioniennes. Elle a 66.000 habitants. Quant à Zante, c'est l'ancienne Zazinthe, de 41.000 habitants. Enfin, Cerigo est le nom italien de Kithira, l'ancienne et charmante Cythère, de 10.000 habitants. Toutes ces îles, comme celles de toute la côte grecque d'ailleurs, ont des noms et un passé illustres et légendaires.

## LA CRÈTE

Dans l'antiquité, la civilisation crétoise domina pendant quelque temps sur la Méditerranée orientale. La Crète, ou Candie, est le complément de la Grèce. Elle compte 386.000 habitants, s'étend sur une longueur de 260 kilomètres et sa largeur varie de 12 à 55 kilomètres. Sa superficie est de 8.580 kilomètres carrés. Elle fit partie des Empires romain, arabe, turc et fut cédée à l'Egypte de 1824 à 1840. Les Turcs l'appelaient Gérid. Elle revint à la Turquie et enfin à la Grèce. La Crète est l'un des pays où il y eut le plus de soulèvements et d'insurrections. Sa position entre les côtes d'Europe et d'Afrique, au cœur de la Méditerranée orientale, lui donnent une importance stratégique de premier plan. On sait comment les Allemands s'en emparèrent, l'année dernière, par l'envoi de parachutistes. La Crète a pour capitale Candie, qui donne parfois son nom à toute l'île.

## LE DODÉCANÈSE

Les douze îles Sporades méridionales sont désignées maintenant par le nom de « Dodécanèse ». Elles comptent 120.000 habitants et appartiennent à l'Italie depuis 1912. La Turquie ne s'en est légalement dessaisie qu'en 1923 par le traité de Lausanne. L'île de Rhodes en est la principale. Elle a 37.000 habitants et 1.460 kilomètres carrés. Rhodes est à 18 kilomètres du rivage de l'Anatolie. Son climat est l'un des plus doux en Méditerranée. Son nom grec est « Rhodos », l'île des gredaniers. Elle est aussi l'île des roses. Dans les récits homériques, il en est souvent question, mais sous des noms différents, car nulle contrée n'a autant de fois changé de nom que l'île de Rhodes. Les marins de Rhodes sont classés parmi les plus habiles. A l'entrée du port de Rhodes s'élevait autrefois le « Colosse », statue de Helios, le dieu local et l'une des sept merveilles du monde. Rhodes eut une histoire aussi mouvementée que celle de Malte. Les conquérants se disputaient cette île sans interruption. Grecs, Romains, Phéniciens, Egyptiens, Byzantins, Arabes, Turcs, Croisés et d'autres encore y passèrent. En 1522, les chevaliers de Saint-Jean y soutinrent contre le sultan Soliman un siège mémorable de six mois. Rhodes et ses voisines appartiennent maintenant aux Italiens. Parmi les autres îles du Dodécanèse, citons Karpathos, entre Rhodes et la Crète.

## LES SPORADES

Si les Sporades du Sud ont changé de nom pour prendre celui de Dodécanèse, celles du Nord ont conservé leur nom. Il y a deux groupes de Sporades. Celles du Nord appartiennent à la Grèce : Skyathos, Skopelos, Skypos, etc... Ces îles, qui se comptent par dizaines, sont disséminées entre les côtes de la Grèce et de la Turquie.

## LES CYCLADES

Entre les deux archipels des Sporades, les Cyclades tracent leur demi-cercle. Le tout forme le groupe d'îles de la mer Egée, plus communément désigné sous le nom d'Archipel tout court. Les Cyclades comptent au total 135.000 habitants. Selon la Fable, ces îles ne sont que des nymphes métamorphosées en rochers pour n'avoir pas voulu sacrifier à Neptune. Elles sont en réalité la conséquence de phénomènes volcaniques. Peuplées de marins et de pêcheurs, ces îles et toutes celles de la mer Egée ont activement participé à toutes les insurrections et les guerres de la Grèce.

## CHYPRE

La troisième île en grandeur, dans la Méditerranée, après la Sicile et la Sardaigne, est Chypre ou Cypre : longueur 220 kilomètres, largeur de 60 à 80 kilomètres, superficie 9.600 kilomètres carrés, 350.000 habitants, capitale Nicosie. Chypre appartenait à la Turquie qui la céda à l'Angleterre en 1878. Dans l'antiquité, elle forma longtemps un royaume indépendant et fut habitée par des Phéniciens et des Grecs. Elle fut envahie par les Perses, les Macédoniens d'Alexandre le Grand, les Ptolémées, les Byzantins, les Croisés, les Arabes, les Turcs. Cette île est également distante des côtes de l'Asie Mineure et de celles de la Syrie, dont la séparent de part et d'autre environ 75 kilomètres. Elle est située à l'entrée du golfe d'Alexandrette. La majeure partie de ses habitants sont Grecs. Le reste se compose de Turcs et d'Arabes. Chypre fut, tout d'abord, une terre phénicienne. Par la suite, elle devint grecque. La légende d'Adonis, amant de Vénus, lie intimement les deux côtes de Phénicie et de Chypre. Adonis est le fils d'un roi de Chypre. Mais il vécut en Phénicie, fut tué dans une montagne du Liban et c'est là que Vénus le pleura et l'ensevelit. L'histoire de Chypre est un trait d'union entre l'Orient et l'Occident comme l'île fut pour ainsi dire une « tête de pont » dans toutes les conquêtes qui vinrent d'Europe vers l'Asie ou allèrent d'Asie vers l'Europe. Pendant cette guerre, les axistes avaient certainement élaboré le plan de s'emparer de Chypre, admirable plate-forme pour un saut vers le Levant. Mais la Grande-Bretagne fit de cette île un bastion en Méditerranée orientale, pareil à Malte au centre de cette mer.

## AUTRES ILES

Il convient de citer encore, en Méditerranée, les îles suivantes :

**Kerkeneh** : petite île sur la côte orientale de la Tunisie, dans le golfe de Gabès.

**Djerba** : Au sud de Kerkeneh, île tunisienne, également dans le golfe de Gabès.

**Capri** : dite aussi Caprée, île italienne de la mer Tyrrhénienne, illustrée par le séjour de l'empereur Tibère et de l'existence déréglée qu'il y mena.

**Ile d'Elbe** : Cette île mérite d'être citée ici, non pour son importance stratégique ou sa superficie, mais parce qu'elle s'illustra dans l'Histoire par le séjour qu'y fit Napoléon 1814-1815. L'île d'Elbe appartient à l'Italie depuis 1860. Elle en est séparée par un détroit de 11 kilomètres de largeur. Elle est située au nord-est de la Corse et compte 25.000 habitants. Sa superficie est de 232 kilomètres carrés.

**Lipari** : Au nord de la Sicile. Archipel volcanique italien. Population : 20.000 habitants.

# J'ai filmé la guerre...



## EXTRAITS DU JOURNAL D'UN CAMERAMAN DE LA PARAMOUNT

### MAI 1940

J'ai passé huit semaines avec la flotte britannique de la Méditerranée. La plupart du temps, je me trouvais à bord d'un croiseur, qui gît maintenant au fond de l'eau, dans les parages de Crète. Je suis parvenu à filmer la première rencontre navale avec les unités italiennes, mais je n'ai pas été satisfait de mes prises de vues. Notre navire faisait partie de l'escorte régulière d'un convoi. Une patrouille d'hydravions Sunderland signala la présence, en avant, de trois destroyers ennemis. Le commandant du convoi décida de changer de route et de donner la chasse à l'ennemi. Vers le soir, nous vîmes les silhouettes des navires italiens se profiler sur l'horizon.

Nous ouvrîmes le feu à 16.000 mètres. Ensuite, pendant une heure et demie, se déroula le drame d'une bataille navale dans toutes les règles de l'art. Manœuvres rapides des unités qui fendent les flots, salves nourries qui font entendre leur rugissement jusqu'à l'infini sur la surface de la mer. Essais de repérage dans l'obscurité grandissante du crépuscule. Mais du point de vue photographique, je me trouvais en butte à de grandes difficultés. Sur le pont inférieur d'un croiseur qui filait trente nœuds, j'étais obligé de photographier en braquant mon objectif droit sur le soleil couchant. Chaque fois que nos batteries crachaient leur feu, le navire était secoué jusqu'à la quille. La mer était grosse, et des paquets de mer vinrent à plus d'une reprise mouiller les objectifs de mes appareils. Je nettoyais les lentilles en jurant. J'étais encore occupé à cette besogne, lorsqu'un premier coup direct fut enregistré contre le destroyer ennemi « Espero ». Mais avant d'avoir pu nous approcher de l'unité, le soleil me trahit. Il compléta son plongeon, et l'obscurité soudaine qui envahit le théâtre de la bataille m'empêcha de faire une seule photo. Je venais de tirer une des séries des plus intéressantes, mais l'instantané principal, représentant le destroyer ennemi en train de couler, me manquait. Malchance...

### SEPTEMBRE 1940

Au cours de mon séjour de plusieurs mois dans le Soudan anglo-égyptien et en Erythrée, j'eus l'occasion de passer une quinzaine de jours dans un aérodrome niché dans les collines de la mer Rouge. Tous les hommes de cette escadrille ont donné leur vie pour leur pays. Que Dieu ait leur âme. J'ai partagé leur existence dangereuse pendant deux semaines, les accompagnant lorsqu'ils effectuaient leurs raids audacieux contre les unités navales italiennes ancrées en rade de Massaouah.

Je me rappelle encore ma première randonnée aérienne en compagnie de ces héros. Installé devant ses commandes, le pilote du bombardier guettait les premières lueurs de l'aube, concentrant ses regards vers l'est. Mon appareillage de prises de vues avait été installé au préalable dans l'avion. A l'arrière de la carlingue, j'avais fixé mon appareil automatique. Il devait filmer la chute des bombes. J'avais donné instructions au mitrailleur de cuve de déclencher un petit mécanisme, dès que le commandant aurait donné l'ordre de lâcher les projectiles.

Nous avions finalement pris l'air comme le soleil dardait son premier rayon dans le ciel africain. L'objectif collé à l'œil, je filmai le paysage étrange qui se déroulait au-dessous de nous. Prendre des photos à cinq mille mètres sans masque à oxygène n'est pas une tâche de tout repos. Je résistai difficilement à l'impression de nausée qui s'emparait de moi. Maintenant, nous survolions la mer Rouge. Le pilote me passa une note : « Nous serons sur Massaouah dans cinq minutes. Okay ? » Je fis un signe de tête. Le grand appareil se pencha en avant et piqua droit sur le port dont les contours apparaissaient plus nettement à chaque seconde. Debout dans la carlingue, je filmais sans arrêt les jeux fous des balles traçantes qui s'entre-croisaient devant nous. Un brusque soubresaut m'apprit que le bombardier venait de lâcher son chargement de bombes. Je pensai avec satisfaction à mon appareil automatique qui avait dû être déclenché. La visibilité était excellente et je m'attendais à avoir un excellent film.

Notre appareil vira et s'engagea sur le chemin du retour. A notre droite, un de nos avions, frappé en plein par un obus de la D.C.A., vola littéralement en éclats. Je regardai le pilote. Son impassibilité m'impressionna, et je ne pus m'empêcher de prendre quelques photos de ce profil de marbre.

A l'aérodrome, nous apprîmes que nous avions réussi à placer plusieurs coups directs sur des sous-marins qui étaient amarrés dans le port de Massaouah. Ah ! les belles photos que j'allais avoir... Quelqu'un me tapa sur l'épaule : c'était le mitrailleur de cuve : « Je regrette beaucoup, mon vieux, mais j'ai eu tellement à faire avec ce damné chasseur qui s'était collé à notre gouvernail, que j'ai oublié de déclencher votre appareil automatique. »

Ce ne fut que trois jours plus tard, retourné dans le ciel de Massaouah, que je pus filmer des bombes percutant en plein dans l'objectif. J'espère que les spectateurs des salles obscures ne se sont pas aperçus que les projectiles lâchés par l'appareil dans lequel je me trouvais lors du premier raid n'arrivèrent à terre que trois jours après.

### NOVEMBRE 1940

J'ai parcouru dans tous les sens les routes boueuses qui serpentent sur les flancs des montagnes grecques. J'ai été secoué par les cahots d'une auto qui avait eu l'honneur d'appartenir à Vénizélos. Je voyageais presque constamment pendant la nuit. Les convois de mules que nous dépassions, les claquements des fouets des conducteurs, les cris de chauffeurs des camions qui montaient vers le front remplissaient les ténèbres de mille bruits surnaturels. Jamais je n'ai connu une atmosphère aussi dramatique. J'ai vu les Grecs qui allaient au combat contre un ennemi puissant, portant les mêmes équipements qu'ils avaient employés en 1912.

### MAI 1941

J'accompagne les troupes qui ont déclenché la campagne de Syrie. J'assiste à des combats très durs. J'ai passé une nuit dans une orangeraie palestinienne, en compagnie d'une colonne motorisée australienne prête à entrer en action dès le lever du jour. Comme toujours, l'élan des Australiens est irrésistible.

### NOVEMBRE 1941

Sur les talons de la Huitième Armée qui attaque les colonnes blindées de Rommel. Pendant les trois premiers jours de combats, j'ai pu prendre de belles photos de nos tanks avançant contre l'ennemi, soutenant des combats contre des Stukas et des Junkers qui les ont attaqués à coups de mitrailleuse. J'étais installé sous le ventre d'un « Valentine », tank moyen britannique, où j'étais plus ou moins à l'abri de tout ce qui pouvait venir d'en haut.

Quelques jours plus tard, Rommel s'arrangea pour interrompre un succulent dîner que j'avais préparé avec quelques camarades. Nous étions une demi-douzaine de gars affamés. Nous avions choisi un endroit tranquille, où nous avions installé notre popote. Chacun sortit de sa besace de belles boîtes de conserves qui furent ouvertes en un clin d'œil. En attendant que la « table » fût appareillée, je pensai bien faire en me rasant. Depuis cinq jours, une barbe inculte avait poussé sur mon visage, retenant des centaines de milliers de grains de sable.

Soudain, une colonne britannique de ravitaillement apparut au sommet d'une colline. Une voix nous apprit que les tanks de Rommel étaient sur nos talons. Nous dûmes effectuer un déménagement en vitesse, abandonnant sur place un dîner succulent. A moitié rasé, je me précipitai vers un camion, et la colonne s'ébranla vers ce que nous croyions être l'emplacement des lignes britanniques. Après avoir essuyé deux attaques aériennes à la mitrailleuse, notre véhicule s'arrangea pour sauter sur une mine. Nous fûmes tous projetés à plusieurs mètres de distance, mais les occupants du véhicule qui nous suivait furent étonnés de nous voir tous indemnes. Un vrai miracle. Mais, en attendant, nous étions immobilisés dans un champ de mines. Pas moyen d'avancer pendant la nuit. Nous dûmes demeurer pendant de longues heures dans cet endroit exposé, immobiles, frissonnants. Heureusement tout alla bien. Le lendemain à midi nous étions dans les lignes anglaises.

### DÉCEMBRE 1941

Mes employeurs m'ont donné l'ordre de me rendre à Manille. A l'aérodrome de Rangoon, j'ai rencontré le général Brett qui était arrivé de Tchoung-King avec une escadrille de « tigres volants ». On peut maintenant révéler que les Japonais manquèrent de peu d'abattre l'avion dans lequel voyageaient les généraux Brett et Wavell.



Les troupes australiennes se distinguent aussi bien dans le désert de l'Ouest que sur tous les fronts où elles combattent. Voici une petite troupe traversant la rivière Litani (Liban) au moment où les armées impériales firent leur offensive victorieuse contre les troupes vichystes du Levant.

Au cours de notre vol vers Singapour, l'opérateur de radio nous annonça que les Japonais attaquaient en force l'aérodrome de Medan, à Sumatra, où nous devions atterrir. Nous étions très près de notre but, et risquions de faire une mauvaise rencontre. Le pilote dirigea l'avion vers un banc de nuages. Au crépuscule, nous nous posions à Subang, une petite île au nord de Sumatra. De là, nous nous envolâmes en pleine nuit vers Medan. L'appareil roula sur un terrain parsemé de crevasses creusées par les bombes japonaises et s'arrêta près d'une carcasse fumante, laquelle, quelques heures plus tôt, avait été un superbe avion de ligne de la K.L.M.

### JANVIER 1942

Je n'oublierai jamais le frisson qui s'empara de nous tous lorsque nous vîmes la première escadrille de forteresses volantes atterrir sur une clairière enfouie dans la jungle de Bornéo. Je parvins à prendre des vues impressionnantes de ces grands oiseaux vrombissants qui venaient se poser l'un après l'autre, dans un ordre impeccable, sur ce terrain de fortune. L'officier hollandais qui commandait le district fut très fier de mettre à la disposition des pilotes américains sa réserve d'essence qu'il avait fait venir à travers des centaines de kilomètres de brousse. Mais il s'inquiéta bientôt de l'appétit vorace des gros bombardiers. Ils avalèrent en quelques minutes plus de neuf mille gallons du précieux carburant.

Ils s'envolèrent au clair de lune. Trente-deux moteurs rugissants couvrirent tous les bruits nocturnes de la jungle, au fur et à mesure que les appareils prirent l'air pour aller apporter la mort aux Japonais. La formation au grand complet disparut dans le ciel nocturne.

Je me rappelle encore avec quelle anxiété nous attendîmes le retour de l'escadrille. Un soupir de soulagement libéra nos poitrines du poids qui les oppressait lorsque, dans l'après-midi, la dernière forteresse volante revint indemne.

Ce soir-là, nous étions tous gais. Les Japonais avaient fait connaissance avec les engins américains qui avaient transformé la baie de Davao en un enfer de flammes et d'explosions.

Nous arrivâmes à Tarakan cinq jours avant l'attaque nippone. L'aviation ennemie avait déjà passé par là. Un capitaine néerlandais nous accueillit affablement. Il nous fit visiter les puits de pétrole, où des centaines d'hommes travaillaient jour et nuit. La place n'était pas tenable, vu l'écrasante supériorité ennemie, mais les défenseurs voulaient à tout prix tenir jusqu'à ce que la destruction des installations pétrolières fût un fait accompli. Nous quittâmes l'endroit à la grâce de Dieu, par une pluie battante. Le Lockheed qui nous emportait s'éleva à grand'peine au-dessus du terrain qui avait été transformé par l'averse en un immense champ de boue. Lorsque finalement l'appareil décolla, nous avions abandonné tout espoir d'éviter une catastrophe.

### FÉVRIER 1942

J'ai passé plusieurs jours à Java, aux côtés des soldats et des aviateurs hollandais. Au cours de trois années de guerre, les hasards de mon métier m'ont fait rencontrer beaucoup d'hommes braves, mais je n'ai jamais vu des héros comparables à ces diables d'aviateurs néerlandais. Ne disposant que d'appareils surannés, ils n'hésitaient pas à attaquer les bombardiers ennemis les plus rapides et les plus puissamment armés. Jour et nuit, ils priaient afin que le matériel anglo-américain leur parvînt au plus tôt. En attendant, ils faisaient merveille, à bord de leurs «zincs de suicide», comme ils les appelaient.

J'ai rencontré le commandant de la garnison de Tarakan. Il semblait avoir vieilli de dix ans. Il avait échappé à la captivité par miracle. « Je regrette de vous avoir fait des difficultés lorsque vous avez voulu photographier notre dispositif de défense à Tarakan. Par la suite, nous nous sommes aperçus que tous les sergents japonais avaient en poche un plan photographique exact de toutes nos défenses. » Il me raconta ensuite comment les Nippons prirent un malin plaisir à maltraiter leurs prisonniers blancs, désirant les humilier devant les indigènes...

Pour enregistrer les raids contre Bandoeng, j'avais trouvé un emplacement idéal. Chaque fois que l'alarme sonnait, je me précipitais, avec un photographe hollandais, sur le toit de l'hôtel Isola qui dominait la ville et l'aérodrome de Bandoeng. Je pus ainsi obtenir des prises de vues très intéressantes.

J'aurais aimé demeurer plus longtemps à Java, mais lors du départ du général Wavell je me rendis compte que c'était là pour ma dernière chance de quitter l'île. Lorsque je pris congé de mes amis hollandais, je me sentis un peu honteux, je me considérais comme un déserteur. Mais à quoi bon rester ? Je réussis à embarquer sur le dernier bateau qui quitta Batavia. Après avoir passé plusieurs semaines à bord, dormant sur le pont, j'arrivai en Australie. De là je partis pour l'Amérique. J'avais vraiment besoin d'un congé.

Dans quelque temps, je serai de nouveau sur la brèche. Alors, c'est avec joie que je braquerai mon objectif sur des hommes libres, balayant inexorablement tous les obstacles à leur liberté, et ce sera pour moi un privilège que de pouvoir présenter au monde l'image de ces combats libérateurs.




# LES AMERICAINS DEBARQUENT EN AFRIQUE DU NORD

Voici quelques photos, parvenues par belinogramme, montrant quelques phases du débarquement des troupes américaines dans la grande colonie française de l'Afrique du Nord. Des commandos américains s'apprêtent à quitter leurs embarcations pour mettre pied sur la terre algérienne près de la ville d'Oran.



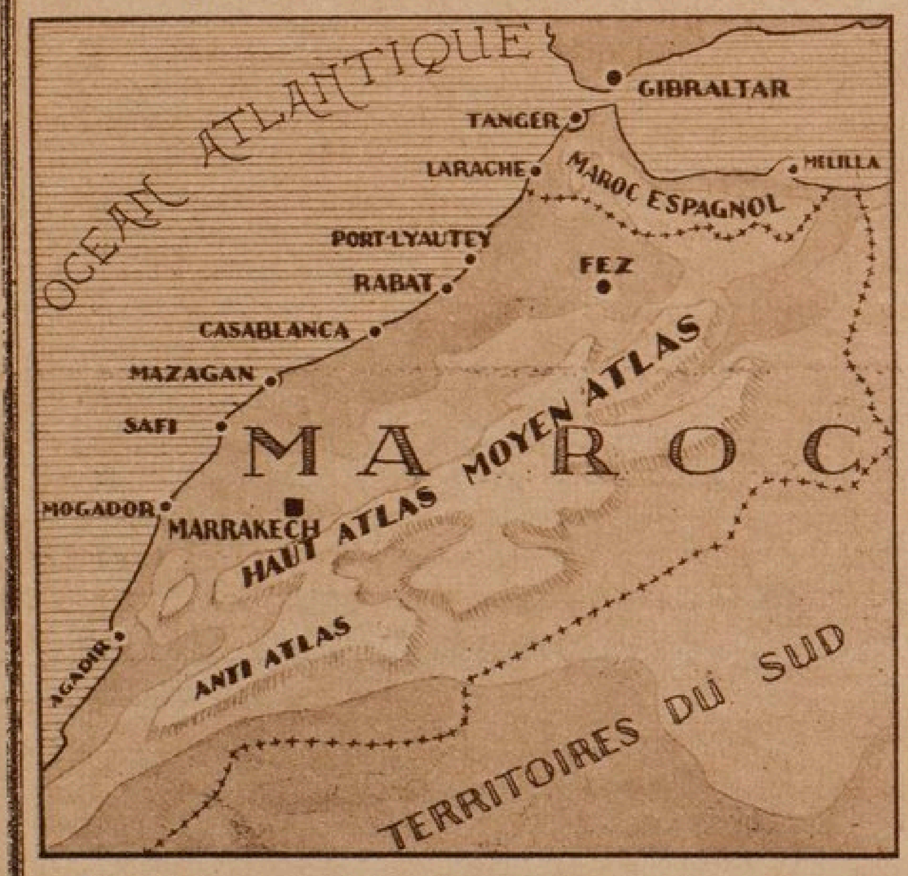
## A TRAVERS L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE DU NORD

# L'ATLAS

## a joué un rôle prédominant

Le ralliement à la cause des démocraties du plus grand chef marocain, El-Glaoui, pacha de Marrakech, et le développement des opérations en Afrique du Nord ramènent dans les nouvelles quotidiennes le nom de « l'Atlas », chaîne de montagnes d'une renommée légendaire, qui se perd à la fois dans les brumes du ciel et de la mythologie.

Les habitants des trois pays de l'Afrique du Nord : Maroc, Algérie et Tunisie, dont l'Atlas constitue la colonne vertébrale, ne se servent que rarement de ce nom pour désigner ces montagnes. Les Berbères, maîtres de l'Afrique du Nord avant la conquête musulmane, disaient « Adrar », mot qui, dans leur dialecte, signifie « montagnes ».




La chaîne entière, de l'ouest à l'est, couvre une superficie d'environ 400.000 kilomètres carrés, et va du cap Ghir, sur l'Atlantique, au cap Bon, sur la Méditerranée, en Tunisie, soit sur une longueur de près de 2.000 kilomètres et une largeur moyenne de 300 kilomètres.

Couvrant des régions variées, la chaîne de l'Atlas renferme beaucoup de richesses, exploitées en partie seulement : fer, cuivre, plomb, argent, marbres, forêts, etc...

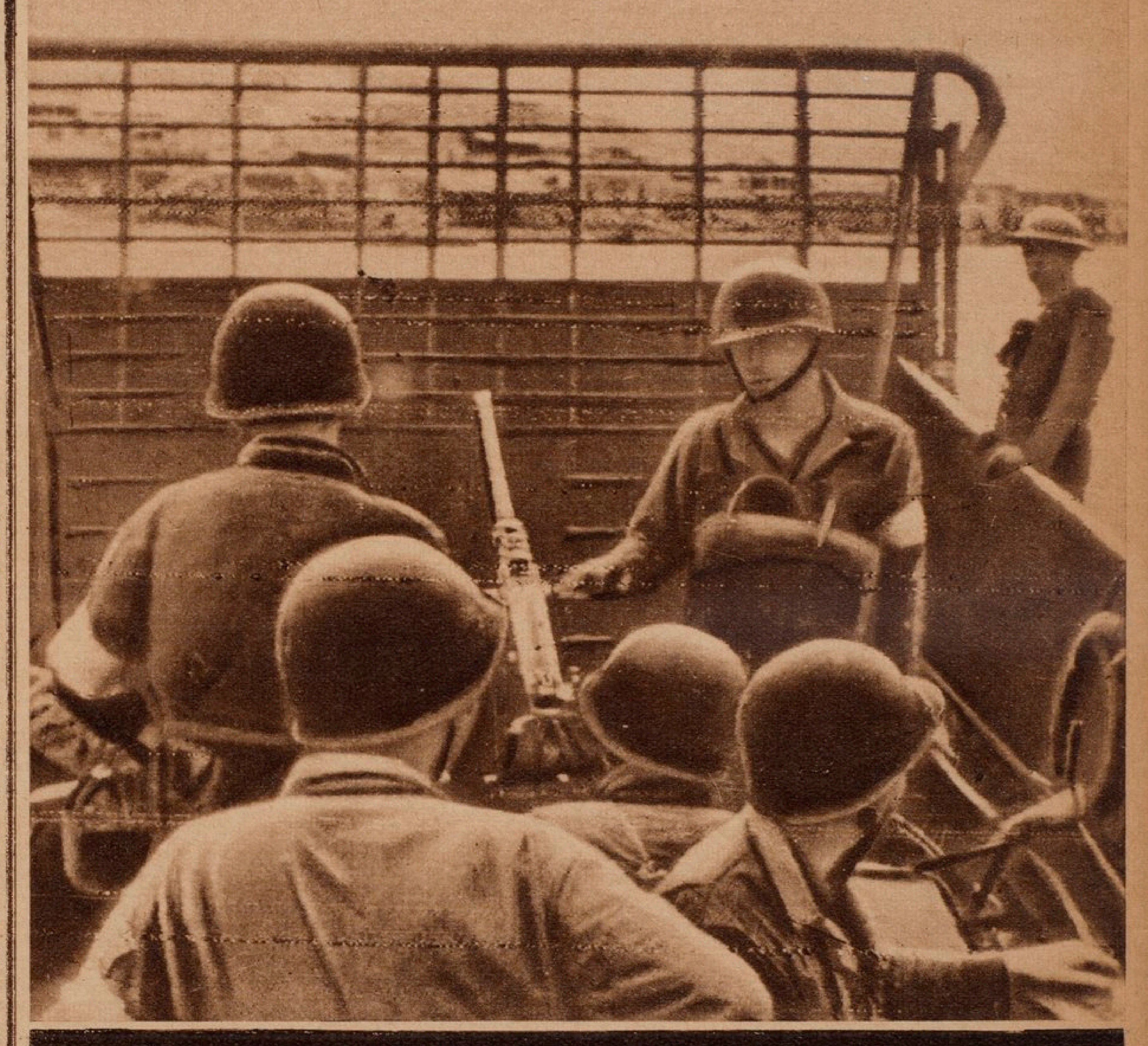
L'Atlas joua, dans l'histoire de l'Afrique du Nord, un rôle prédominant. C'est en effet sur les cimes de l'Atlas ou dans ses gorges profondes qu'allaient se retrancher les habitants pour organiser leur résistance, toutes les fois qu'un envahisseur déferlait vers le pays, venant par terre ou par mer. L'Atlas fut la citadelle naturelle et le bastion de l'indépendance, depuis la plus haute antiquité. Pour les peuples qui fusionnèrent, par la suite, avec les Berbères, comme les Phéniciens, les Carthaginois et en partie les Arabes, l'Atlas devint également le refuge et le rempart contre de nouveaux venus.

Les Berbères participèrent activement avec les Arabes à la conquête de l'Espagne. Lorsque ce pays fut repris aux Arabes, ceux-ci, avec leurs frères berbères, refluèrent vers le « Maghreb » et s'y établirent définitivement. Les deux races lièrent leur sort l'une à l'autre et vécurent en parfaite harmonie. D'ailleurs, les Berbères avaient embrassé l'islamisme et l'unité de religion aida considérablement à la fusion générale.

Mais c'est au dix-neuvième siècle surtout que l'Atlas devait s'illustrer de nouveau dans l'histoire du Maghreb. Pendant la conquête de l'Algérie par les Français, l'Atlas algérien, puis l'Atlas marocain, devinrent pour le célèbre émir Abdel Kader un arsenal, un grenier ou un refuge, suivant la fortune des armes.

Au début du vingtième siècle, il en fut de même pendant la conquête du Maroc. C'est dans les montagnes de l'Atlas que les guerriers marocains se rassemblaient, reformaient leurs rangs et repartaient en guerre. El-Glaoui, dont les dépêches ont dernièrement cité le nom, est surnommé « le Seigneur de l'Atlas ». D'autres chefs y vivent aussi. Les uns se sont soumis. D'autres persistaient encore dans leur résistance à la pénétration française. Rappelons ici que pendant la guerre de 1914-1918, l'Allemagne avait déployé des prodiges d'ingéniosité pour soulever les Marocains contre la France. Lorsque le maréchal Lyautey fut prié d'envoyer des troupes se battre dans la métropole, il put réussir dans sa tâche grâce à l'engagement d'El-Glaoui, pacha de Marrakech et seigneur de l'Atlas, de maintenir la paix parmi les populations des montagnes et les tribus des plaines. Lorsqu'en 1939 les hostilités éclatèrent entre la France et l'Allemagne, non seulement les montagnards de l'Atlas marocain, algérien et tunisien exprimèrent leur loyalisme à l'égard de la France et à ses alliés, mais un nombre considérable d'entre eux s'offrirent pour servir dans les rangs de l'armée, comme leurs aînés l'avaient d'ailleurs fait en 1914-1918.

Ajoutons, pour terminer, que c'est parmi les montagnards de l'Atlas que von Stohrer tenta en 1918, alors qu'il était attaché à l'ambassade d'Allemagne à Madrid, de provoquer un soulèvement contre la France. Il échoua et fut expulsé par le gouvernement espagnol. Von Stohrer n'est autre que l'ancien ministre d'Allemagne au Caire, nommé par la suite ambassadeur à Madrid. Il y est encore.



Un chaland rempli de troupes américaines approche de la côte algérienne.



Un soldat américain, à peine débarqué, s'entretient avec des indigènes. Le drapeau étoilé est cousu sur la manche du militaire.

# Un reporter à l'aventure

## DANS UN MONDE EN GUERRE

Quentin Reynolds est un journaliste et un écrivain des plus cotés aux Etats-Unis. En sa qualité de correspondant du grand magazine « Collier's », il a longuement séjourné en Europe et en Afrique, visitant les principaux théâtres d'opérations. De retour en Amérique, il a publié un ouvrage intitulé « Seules, les étoiles sont neutres », dans lequel il a tenu à relater les mille et un incidents qu'il a vécus, de préférence aux événements historiques de cette guerre, qu'il laisse aux critiques militaires. C'est de ce livre passionnant que nous avons tiré la série d'articles que nous présentons à nos lecteurs.

Après avoir vainement essayé d'obtenir une interview de Winston Churchill, Reynolds est un beau jour convoqué au 10, Downing Street, où l'attend son grand ami Harry Hopkins. Grâce à l'intervention de ce dernier, le journaliste pourra accompagner le Premier britannique au cours d'un voyage d'inspection, au bout duquel, à sa grande surprise, Churchill l'invite à déjeuner. Pendant toute la durée de la blitzkrieg contre l'Angleterre, Reynolds a vu les Britanniques souffrir et combattre. Il a connu les horreurs des bombardements sur Londres, il a assisté aux exploits des as de la R.A.F.

Le 22 juin 1941, l'Allemagne attaque l'U.R.S.S. Reynolds demande immédiatement un visa pour Moscou, mais butte dans des difficultés nombreuses. Finalement, il obtient l'autorisation de se rendre à Moscou et part avec la mission Beaverbrook-Harriman. A Moscou, il prend part à un dîner officiel offert par Staline, se dispute avec Lozovsky. Ensuite Reynolds nous conte avec humour l'évacuation du corps diplomatique de Moscou à Kuibyshev et d'une opération qu'il dut subir. Dans l'épisode que nous publions aujourd'hui, l'auteur raconte le voyage qu'il fit en compagnie de Litvinoff, de Kuibyshev en Iran et ensuite au Caire où il apprend l'affaire de Pearl Harbour. Reynolds décide de rentrer en Amérique, et ce sont ses dernières aventures de voyage qu'il nous conte dans ce dernier récit. *

par QUENTIN REYNOLDS

# SUR LA VOIE DU RETOUR

Un jour, après la guerre, il faudra que je vienne voir tous ces beaux sites que j'ai « visités » au cours de mes pérégrinations professionnelles à travers le monde.

C'était mon premier séjour au Caire. Depuis mon enfance la plus tendre, j'avais été rongé par le désir de contempler les majestueuses pyramides « en chair et en os ». Mais mon arrivée dans la capitale égyptienne coïncida avec le déclenchement de l'attaque britannique de novembre 1941. J'eus tout juste le temps de me procurer un uniforme de correspondant de guerre et de filer vers le désert de Libye.

Je comprends maintenant pourquoi Sir Walter Monckton avait tellement insisté pour m'emmener en Egypte.

Lorsque, avec le recul du temps, on pourra écrire impartialement et complètement l'histoire de cette guerre, j'espère que l'historien saura mettre les campagnes britanniques du désert de l'Ouest à la place qui leur revient. Rarement, il m'a été donné de voir une attaque aussi brillamment organisée, aussi superbement menée. Je ne doute pas qu'un jour viendra où les exploits de ces hommes des armées impériales britanniques, contre un adversaire aussi madré que Rommel, seront connus du grand public dans tous leurs détails.

### JE VOULAIS VISITER LES PYRAMIDES

Un malencontreux coup de soleil, cueilli en plein désert, abrégea le temps de mon séjour avec la Huitième Armée. Je dus rentrer au Caire, m'enfermer dans une chambre d'hôtel et vivre comme un rat, pendant près d'une semaine.

Quelques jours après ma guérison, je fus invité à dîner à l'ambassade britannique. Sir Miles Lampson me posa un tas de questions sur la Russie, mais, à ma grande honte, je fus incapable de lui donner autant de détails qu'il aurait désiré obtenir.

— J'ai rencontré un gentleman il y a un mois environ, me dit Sir Miles. Il n'avait passé que trois semaines en U.R.S.S., mais ses récits étaient édifiants.

— Je savais un tas de choses sur la Russie après y avoir séjourné quinze jours, répondis-je à l'ambassadeur. Mais j'ai commis l'impardonnable faute d'y rester deux mois. Après une quinzaine, j'aurais été capable d'écrire un livre sur l'U.R.S.S. Après deux mois, je m'aperçus que je ne savais absolument rien sur cet étrange pays.

Le temps passait. J'avais envoyé plusieurs articles à mon journal, et je m'apprêtais à devenir un parfait touriste, à satisfaire mon rêve de jeunesse : aller à dos de chameau visiter les Pyramides et le Sphinx. Ce soir-là, au Shepheard's Hotel, un censeur vint s'asseoir à ma table. Je lui offris un verre. Il faut toujours offrir un verre à un censeur. En fait, si vous êtes journaliste, si vous avez une femme et une ou deux filles, vous serez très heureux de permettre au censeur de passer quelques instants agréables avec elles. Le censeur en question ne se fit pas prier pour accepter mon invitation. Il prit un verre : du champagne, vous vous rendez compte ?

Je lui demandais s'il y avait des nouvelles.

— Rien de spécial, à part cette affaire du Japon, me répondit-il négligemment.

— Oh ! j'en ai assez d'entendre parler du Japon. Les Nippons ne savent que parler, parler... Si vous voulez avoir mon avis...

— Ils ont fait plus que parler ce soir, me répondit mon invité avec complaisance. Ils ont mis Pearl Harbour à feu et à sang, et, que vous le sachiez ou non, votre pays est en guerre.

C'était vrai. Mais comment pouvais-je le savoir ? Personne n'est assez charitable pour aller raconter une nouvelle à un correspondant. Nous ne savons que ce que nous lisons dans les journaux. De toute façon, nous étions en guerre. Je ne pouvais plus songer à prolonger mon séjour au Caire. Walter Monckton trouva pour moi une place sur le premier avion en partance. Il gagna ma gratitude éternelle en me permettant de partir à la place d'un général. Nous volâmes pendant la nuit seulement, en prenant des raccourcis : Malte, Lisbonne, Foynes, en Irlande, et l'Angleterre.

Les autorités portugaises avaient une dent contre moi. En effet, profitant d'un précédent passage au Portugal, quelque temps auparavant, je m'étais permis d'envoyer à mon journal un article qui m'avait valu les foudres de toute la gent portugaise. Comment allaient-ils m'accueillir, avec mon passeport américain, tamponné d'un visa diplomatique britannique ?

J'avoue que je ne me sentais pas très à l'aise lorsque les officiers du port montèrent à bord de l'hydravion pour examiner nos papiers. Heureusement tout se passa pour le mieux, et quelques heures plus tard je dormais du sommeil du juste, dans un confortable lit du Palacio Hotel.

Soudain, on frappa à la porte. « Ça y est, me dis-je, la police. Je suis fait. Mais je me défendrai jusqu'à la mort. » Instinctivement, ma main droite chercha, sous le traversin, le revolver indispensable à la bonne marche de toute pièce dramatique à sensation. Mais, hélas ! je n'avais jamais eu de revolver, et ma main droite n'arriva à étreindre que ma main gauche.

### UNE DINDE... VIA LISBONNE

Les coups à la porte redoublaient. Je me levai et allai ouvrir. C'était mon collègue et camarade Bob Low.

— Assez dormi comme cela, me fit-il. J'ai commandé un déjeuner plantureux ; habille-toi et viens sur la terrasse.

Je connaissais Low. Inutile de discuter avec lui lorsqu'il avait pris une décision. Aussi, me résignai-je à m'habiller, encore tout abruti de sommeil, et à le suivre.

Bob et moi pouvons rester des heures à bavarder, sans nous ennuyer un seul instant. Tous deux sommes incapables d'écouter. Nous évitons ainsi d'avoir à subir nos conversations réciproques. Low me laissa décrire en termes pittoresques la « Construction Radio City » de New-York, et ensuite me dit suavement qu'il avait vu le monument avant de quitter l'Amérique...

Tout à coup, il me dit pensivement :

— Sais-tu que nous n'avons pas le sou ?

— C'est vrai, répondis-je, mais pour quoi faire veux-tu de l'argent ?

— Pour faire fortune à la roulette du Casino. Je connais un charmant garçon qui acceptera de transformer nos chèques en espèces sonnantes et trébuchantes. C'est Frederick Hibbard, consul à notre ambassade. Allons le voir.

Sitôt dit, sitôt fait. En véritable chic type, Hibbard se mit à notre disposition. Mais il m'annonça qu'il était plus prudent pour moi de ne pas trop me faire voir en ville. Les Portugais ont la mémoire tenace et la rancune mauvaise.

— Et surtout, ne vous faites plus envoyer de dindes via Lisbonne.

Cette phrase jeta une lumière subite dans le mystère qui m'avait tracassé depuis des mois. Un ami, qui ne manque jamais à sa parole, m'avait promis de m'envoyer une dinde fumée pour mon anniversaire, en avril. Je n'avais rien reçu à cette date et m'étonnais de voir l'ami manquer pour la première fois de sa vie à sa promesse. Hibbard m'apprit ce qui était arrivé : les autorités portugaises, s'étant rendu compte que la dinde m'était destinée, avaient interdit son transbordement sur l'avion d'Angleterre et l'avaient entreposée pendant plusieurs mois à la douane. Ensuite, la bête fut renvoyée au Texas. J'imagine que c'est une dinde bien vieille et bien fatiguée qui a dû être retournée à mon copain...

De retour à l'hôtel, on m'annonça que l'avion de Grande-Bretagne était prêt à partir.

### JE FOULE LE SOL ANGLAIS

Je continuai le voyage vers l'Angleterre. L'avion fit escale à Foynes. C'est une localité charmante, perchée sur la rive du fleuve Shannon. Je déteste les pays où règne la prohibition et ceux qui se confinent dans une neutralité indifférente. Mais le paysage était si vert, les gens si accueillants, que j'en eus le cœur réchauffé. On nous emmena dans une auberge, où des sandwiches et du thé nous furent servis. Les Irlandais font le thé beaucoup mieux que les Anglais. A mes yeux, cette infusion est la meilleure boisson du monde et, si jamais je deviens un jour Président des Etats-Unis, je ferai passer une loi interdisant la coutume barbare, en faveur chez nous, de boire le thé dans des soucoupes en papier.

Entre temps, notre appareil faisait le plein. Nous grimpâmes à bord, et le grand oiseau prit sa course pour décoller. Voire ! Quelques instants plus tard, il échouait sur la rive, un de ses flotteurs fracassé.

Nous étions assommés. Après avoir traversé la Méditerranée aux cieux infestés d'avions et de patrouilles aériennes de l'ennemi, après avoir parcouru des milliers de kilomètres sans le moindre incident, voici que, presque parvenus au bout du voyage, une fausse manœuvre, un moteur qui donna un petit signe de défaillance nous bloquaient. Il ne nous restait plus qu'une seule solution : prendre l'autobus jusqu'à Dublin, et de là essayer d'attraper le premier avion en partance pour l'Angleterre. Nous partîmes au coucher du soleil. Pendant cinq heures, l'autocar nous emporta à travers le plus beau paysage du monde, mais je ne pus rien voir, car il faisait noir comme dans un four. On m'a souvent dit que l'Irlande est un très beau pays. Possible. Moi, je n'en sais rien.

Le lendemain matin, à l'aube, nous nous envolions vers Londres, où je retrouvai le Savoy Hotel tel que je l'avais laissé. Tous les copains étaient encore vivants. Deux des garçons avaient été appelés sous les armes, mais, à part ce détail, tout était dans le même état qu'en septembre. Cependant, de mauvaises nouvelles nous attendaient : lord Beaverbrook était à Washington, avec Winston Churchill, et Brendan Bracken se trouvait au lit avec une mauvaise grippe.

Je courus, avec l'enthousiasme impatient du pigeon voyageur qui rentre au colombier, chez notre ambassadeur John Winant. C'est un homme épatant. Son affabilité, sa bonté d'âme lui ont gagné à jamais le cœur de tous les correspondants qui l'ont rencontré.

Winant était l'ami de tous les journalistes se trouvant à Londres. Tant lui que sa charmante femme vivaient à l'écart de toutes les grandes manifestations mondaines de la métropole britannique. « Je ne peux pas me permettre de mener la grande vie », disait invariablement l'ambassadeur chaque fois qu'on lui demandait les raisons de son existence réservée. Pas étonnant que les Anglais l'estiment et l'aiment. Nous étions tous fiers de notre Winant.

De temps en temps, le couple acceptait de dîner au Savoy avec Red Mueller et moi-même. Winant s'amusait beaucoup plus en compagnie d'un reporter comme Mueller qu'avec tous les membres du Cabinet réunis. Son meilleur ami était Ernest Bevin, et au moins trois fois par semaine ils dînaient ensemble, au Strand Palace où habitait Bevin.

Winant ne perdit pas de temps. Il téléphona à Sir Archibald Sinclair, ministre de l'Air, et lui dit qu'il fallait absolument me trouver une place sur le premier avion militaire en partance pour le nouveau continent. La réponse de Sir Archibald fut décevante. Il n'y avait qu'un seul avion affecté au transport des pilotes de bombardiers jusqu'au Canada. L'appareil en service était encore de l'autre côté de la Grande Tasse, et on ne l'attendait, en Ecosse, que dans une dizaine de jours.

### LE DINER DE NOËL

Cependant, il y avait un bateau rapide qui quittait le sol anglais pendant la nuit de Noël. Cela faisait-il mon affaire ? J'étais bien triste. J'avais un instant espéré que je pourrais passer la Noël chez moi. Mais il n'y avait rien à faire.

Mon collègue Low arriva sur ces entrefaites. Nous fûmes à deux à considérer avec horreur l'approche de la Noël. Alors, l'ambassadeur Anthony Biddle téléphona :

— Naturellement, vous et Bob Low viendrez dîner avec Margaret et moi, le soir de Noël, dit-il. Nous vous avons réservé une chambre chez nous.

Tony Biddle avait toujours le cœur sur la main. Tant lui que sa charmante épouse étaient la providence des correspondants qui se trouvaient à Londres. Ils habitaient dans une coquette villa, aux environs de Windsor, et nous allions souvent passer nos week-ends chez eux.

Pour le dîner de Noël, lequel eut lieu en plein midi parce que Low et moi devions partir pour Cardiff afin d'attraper le bateau, ils avaient invité tous les pèlerins américains qui se trouvaient à Londres. Helen Kirkpatrock du « Chicago Daily News », Kathleen Harriman de l'INS, Bob Lowe, Ed. Beattie et Ned Russel de l'« United Press », Joe Evans du « Herald Tribune », l'ambassadeur John Winant et moi composions l'assistance. Les Biddle nous avaient réservé la surprise d'un arbre de Noël, et nous offrirent même des présents.

— Tony n'a pas voulu que je choisisse les cravates, dit Margaret avec un accent de regret dans la voix.

— Dieu en soit remercié, répondis-je avec ferveur. Il faudrait faire des lois interdisant à toutes les femmes intelligentes d'acheter des cravates. Le choix de Tony est parfait.

Le dîner était non moins parfait. Nous nous aperçûmes que Margaret avait dû, depuis longtemps, économiser des cartes de rationnement, pour pouvoir nous servir ce plantureux repas.

Malheureusement, nous devions partir, Bob et moi.

Les valises étaient prêtes, et soudain, comme dans un rêve, je me trouvai, avec mon compagnon de voyage, dans un compartiment, en route pour Cardiff. Il n'y a pas beaucoup de gens, en Angleterre, qui songent à voyager le jour de la Noël. Nous avions presque tout le train à notre disposition. Le parcours, monotone au possible, dura quatre longues heures. A Cardiff, nous ne trouvâmes pas de porteurs. Dans le pays de Galles, les gens s'en vont chanter des hymnes, le soir de Noël. Personne ne songe à assurer le transport des bagages.

Nous laissâmes nos valises et nos machines à écrire sur la plate-forme et, marchant à tâtons dans les rues noircies par le black-out, nous arrivâmes à l'hôtel. Là, un message nous apprit que le départ du bateau avait été ajourné de 24 heures.

* Voir « Images » à partir du N° 682.

Nous nous installâmes au bar désert et commençâmes à vider un verre après l'autre. Le champagne était excellent, mais rien ne nous paraissait bon ce soir-là.

— Je parie mille dollars contre cinq que c'est la dernière fois que je passe la Noël dans cet hôtel avec toi.

— Je suis prêt à faire le même pari, répondit Bob d'un air lugubre.

Sur ce, nous allâmes nous coucher.

### RETOUR EN AMÉRIQUE

Le lendemain matin, des nouvelles encore plus épouvantables nous attendaient à la Compagnie de Navigation. Le bateau « rapide » sur lequel nous devions embarquer devait mettre quatorze jours pour effectuer la traversée. Low sursauta. Il se précipita au téléphone, se mit en communication avec notre ami le commandant Kenderdein de l'Amirauté, et lui demanda s'il n'y avait pas un bateau de guerre qui s'apprêtait à appareiller pour New-York. Un destroyer partait dix jours plus tard. Il y avait de la place pour nous. Low accepta. Pas moi. Je ne pouvais pas me faire à l'idée de revenir à Londres, de passer encore plus d'une semaine à flâner dans les rues de la capitale comme un malheureux. De plus, si j'embarquais sur le cargo, je pourrais jouir de quelques jours de repos, et peut-être — qui sait ? — j'aurais le temps d'écrire un bouquin. J'optai pour le rafiot.

Le lendemain, nous quittions Cardiff pour un autre port de la côte galloise. Le convoi se rassembla et s'engagea dans l'océan. J'en avais assez de voyager vite ; j'en avais assez de courir après les nouvelles, de discuter avec les censeurs. Et, de plus, j'avais la nostalgie de mon pays. Tous les correspondants étrangers souffrent de nostalgie aiguë. Maintenant, j'allais pouvoir me prélasser, écrire tranquillement mon livre. J'avais déjà traversé l'Atlantique avec un convoi. Jamais voyage ne m'avait paru plus agréable.

Mais j'avais oublié une chose : j'avais oublié la furie de l'océan, j'avais oublié que même la mer se trouve aujourd'hui en pleine zone de guerre. Nous naviguions sur un champ de bataille liquide. Pendant vingt-trois jours, notre petit bateau dut affronter la colère de l'Atlantique nord. Notre convoi, qui comprenait cinquante bateaux, fut dispersé par le souffle puissant de Neptune en furie. La radio de bord crépita à plus d'une reprise du sinistre signal : « S.O.S. — S.O.S. » Hélas ! nous ne pouvions rien faire pour les navires en détresse, à quelques milles de nous.

D'autre part, la tempête ne semblait pas beaucoup gêner les sous-marins ennemis. Ils évoluaient tranquillement dans ces eaux furieuses, se plaçaient à distance convenable et lançaient leurs terribles torpilles à contrôle gyroscopique. Mais qui songeait, à bord, à se préoccuper des sous-marins ? Nous en avions assez avec la tempête qui ne cessait de faire rage.

Non, même au beau milieu de l'océan, il n'y avait pas moyen d'échapper à l'emprise de la guerre. Nous devions tous, hommes et navire, nous frayer un chemin à travers la masse liquide, en combattant à chaque mille. Je me rappelle encore la dernière nuit du voyage, lorsque, sur le pont, je me tenais debout, désespérément accroché au bastingage. Le vieux bateau peinait et geignait, ahanait en escaladant les lames énormes, pendant que le vent sifflait sinistrement à travers ses cordages. Les canots de sauvetage avaient pour la plupart été emportés par les rafales de bourrasque.

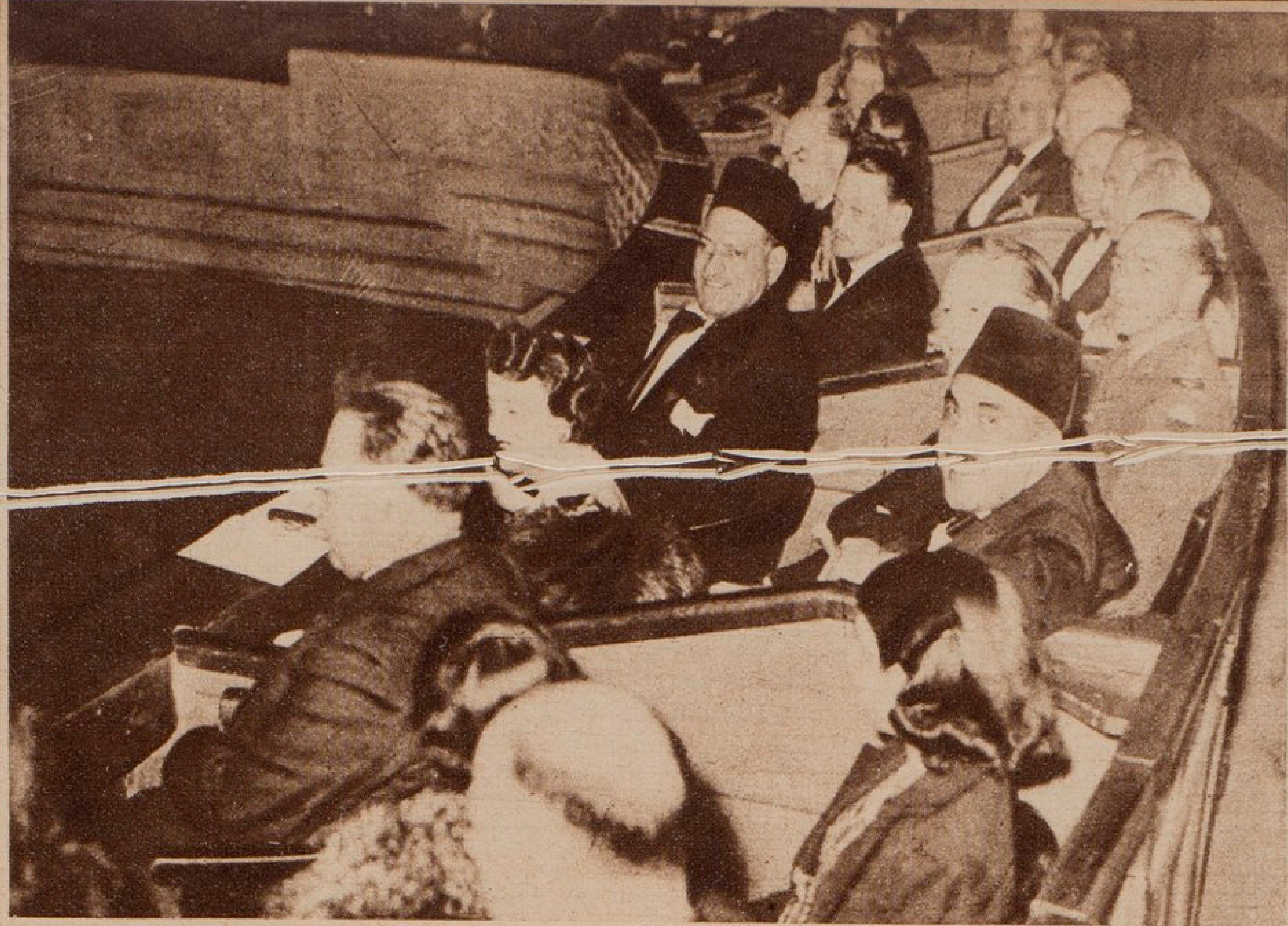
Oui, cette fois-ci, le temps était du côté des Allemands. Puis, soudain, une éclaircie déchira un coin de ciel. J'aperçus quelques étoiles. Elles brillaient en clignotant, contemplant le monde convulsé avec une calme indifférence. Elles étaient lointaines et froides, indifférentes à la lutte brutale et inhumaine qui faisait rage sur l'océan, indifférentes au fait que sur cette planète personne n'a plus le droit d'être neutre. Personne ne peut être neutre, personne, sauf les étoiles. Seules les étoiles sont neutres.

Oui, le voyage a été long et pénible, mais il prendra fin demain, à Halifax. Je n'ai pas connu le repos auquel je m'attendais, mais j'ai écrit un livre. Le voici.

*Cardiff, 26 décembre* 1941.
*Au large de Halifax, 18 janvier* 1942.

FIN





S.E. Moustapha El Nahas pacha, Sir Miles et Lady Lampson, Amin Osman pacha assistant à la représentation de gala de « Eagle Squadron », le film de la Universal Pictures. Dans la loge adjacente, M. Kirk, ministre des Etats-Unis.

# UN GRAND GALA

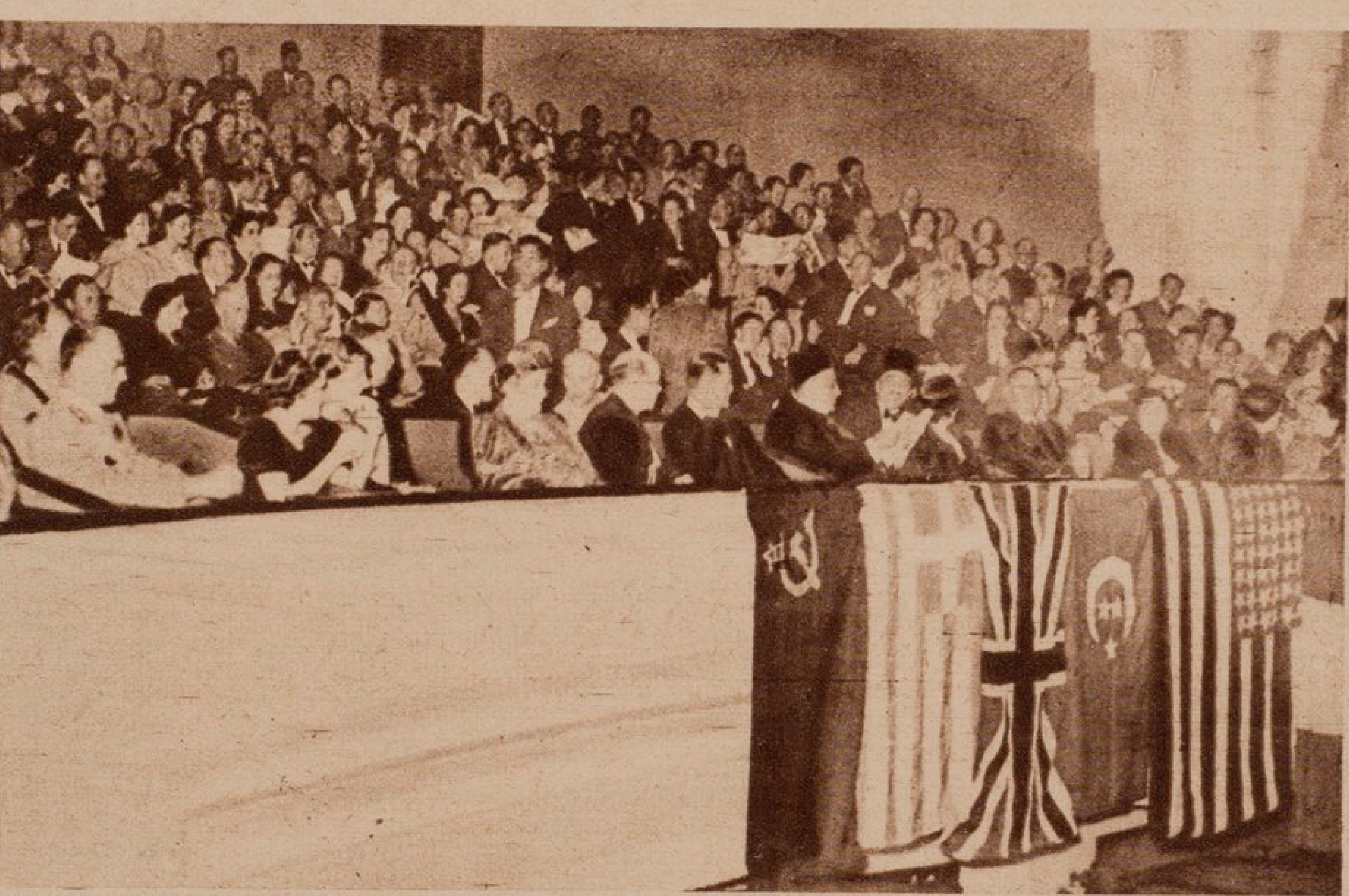
## au profit du « Christmas Stocking Gift Scheme »

Un grand gala cinématographique, organisé par Lady Lampson, eut lieu le 11 novembre au Diana Palace, au profit du « Christmas Stocking Gift Scheme », au milieu d'un grand nombre de personnalités. Au programme : « Eagle Squadron », réalisation remarquable groupant Robert Stack, John Loder et Diana Barrymore et des membres de la fameuse « Escadrille des Aigles », qui donna à la bande un magnifique cachet d'authenticité.

Une ambiance d'élégance et de mondanité présida au cours de cette séance où l'on put voir le Premier Ministre, Moustapha El Nahas pacha, qui offrit généreusement la somme de 500 livres au profit de l'œuvre, dans la loge de S.E. l'ambassadeur britannique et de Lady Lampson. Tout au long des loges flottaient les divers drapeaux des Nations Unies, tandis que la distribution des programmes fut assurée par une pléiade de jeunes membres des W.A.A.F.S. qui récoltèrent une recette intéressante.

Parmi les personnalités présentes, notons le maréchal de l'air Sir Arthur Tedder, LL.EE. Mahmoud Jam, ambassadeur d'Iran, M. Kirk, ministre des Etats-Unis, le comte de Casa Real, ministre d'Espagne, M. Alfred Brunner, chargé d'affaires suisse, M. Kanellopoulos, vice-Premier grec, M. Pappas, chargé d'affaires de Grèce, Dr Tang Wu, chargé d'affaires de Chine, le baron de Benoist, le général Stone, commandant en chef des forces britanniques en Egypte, le général Maxwell et quantité d'autres personnalités égyptiennes et étrangères.

Les principaux animateurs de ce gala étaient les frères Raïssi, qui avaient mis le cinéma Diana à la disposition de Lady Lampson, et M. André Salib, qui, au nom de la Universal Pictures, dont il est le directeur général, avait prêté gracieusement le film au profit de l'œuvre. Grâce à cette soirée, celle-ci pourra faire bénéficier de nombreux soldats de présents à l'occasion de Noël.



Une foule nombreuse assista à la soirée de gala. On remarque les drapeaux des Nations Unies ornant les loges du cinéma.



Les principaux animateurs de la soirée auxquels on doit le succès de sa bonne organisation. De gauche à droite : M. Spiro Raissi, M. André Salib, M. F. Farwagi, M. Taylor, Mrs Taylor, M. D. Raissi, M. A. Steinhardt, M. P. Raissi.

*Pour comprendre les communiqués de*

# L'AFRIQUE DU NORD

### Casablanca

*En arabe « Al Dar Al Bayda ». Le port le plus important du Maroc, sur l'Atlantique. Sa population augmente sans cesse. Elle compte actuellement près de 170.000 habitants. Ville moderne et commerçante, objet d'une grande sollicitude de la part des autorités.*

### Rabat

*Ville de 60.000 habitants, capitale actuelle du Maroc. Ce pays eut plus d'une capitale, au cours de son histoire : Fez, Marrakech, Rabat. Cette dernière est un port sur l'Atlantique et les résidents généraux de France lui ont donné, depuis l'occupation du Maroc, son importance actuelle. Son nom en entier est « Robat Al Fath ». Les Arabes prononcent souvent « Rbat ». Une rivière, Abou Regrag, sépare la ville de Rabat de celle de Salé (ou Sella, Chella ou Sla, comme l'appellent les Arabes). Dans cette petite ville, dont la population ne dépasse pas 15.000 habitants, se trouve un palais où réside le résident général de France. Le Sultan du Maroc réside, de son côté, tantôt à Rabat, tantôt à Fez ou à Marrakech.*

### Oran

*La ville d'Oran (en arabe « Wahran ») est le chef-lieu du département du même nom, en Algérie. Située au fond du golfe d'Oran, elle compte 158.000 habitants. Elle est bâtie sur huit plateaux, en amphithéâtre, ce qui en fait l'une des plus belles villes de la Méditerranée. Oran est une cité à l'aspect européen. Les Juifs y sont très nombreux et y ont un quartier spécial. La ville date du Xe siècle et fut fondée par des marins espagnols. Elle fut longuement disputée entre les deys d'Alger et les rois d'Espagne. Le 4 janvier 1831, les Français l'occupèrent. Il y a à Oran de nombreuses mosquées datant du XVIIIe siècle. A l'ouest de la ville s'élève le mont Santa-Cruz, où se trouve une forteresse. Egalement à l'ouest, à l'extrémité de la baie d'Oran, entouré de forts anciens ou modernes, le « Mers-el-Kébir » — ou grand port — offre un abri sûr aux navires de tout tonnage.*

### Alger

*Alger, comme Oran, s'élève en amphithéâtre au bord de la mer et sur le flanc de hautes collines. Elle est la capitale de l'Algérie et le chef-lieu du département d'Alger. Les Arabes l'appellent « Médinet-el-Djezayer » — la Cité des Iles. Comme Oran également, elle est située sur une baie, qui porte son nom, et se trouve à une distance de 800 kilomètres de Marseille. La région d'Alger est très riche. La ville est reliée par un chemin de fer à Oran, à l'Ouest, à Constantine et à Tunis, à l'Est. Parmi les ports français, celui d'Alger se place immédiatement après ceux de Marseille et du Havre, par le nombre et le tonnage des navires qui y accostent. La ville est bâtie sur l'emplacement de l'antique Icosium des Romains. En 1830, un différend éclata entre le dey d'Alger et le gouvernement français, à cause d'une dette que des commerçants français avaient contractée envers des Algériens et qu'ils ne se décidaient pas à payer. Dans une entrevue qu'il accorda au consul de France, le dey Hussein souffleta le consul avec son chasse-mouches. Ce fut là l'origine de l'expédition d'Algérie qui devait donner ce pays à la France. La ville d'Alger fut la première ville dont les Français s'emparèrent. Alger compte aujourd'hui 226.000 habitants.*

### Bône

*Ce nom fut donné par les Français à la ville maritime d'Ennaba, en Algérie. C'est un port du département de Constantine, de 67.000 habitants, s'élevant sur les ruines de l'ancienne Hippone ou Hippo-Regius des Phéniciens. Bône joua un rôle très important dans les événements qui se déroulèrent dans le bassin occidental de la Méditerranée depuis le XIe siècle, c'est-à-dire depuis que les Arabes rebâtirent la ville en ruines et en firent un port.*

### Bizerte

*Bizerte est l'antique Hyppo-Zarytos des Phéniciens, la Benzerte des Arabes, port de guerre important, sur la Méditerranée et le lac de Bizerte. La ville n'a que 22.000 habitants. Le lac est l'un des plus poissonneux du monde. Bizerte fut fondée par les Phéniciens, prise par Agathocle luttant contre Carthage, par Matho, lors de la révolte des mercenaires de Carthage, décrite par Flaubert dans « Salammbô », puis par les Arabes en 622. Les Français y débarquèrent en 1881, en même temps qu'à Tunis, et en firent par la suite une base navale commandant le détroit de Sicile. C'est le port le plus important de la Tunisie.*

### Tunis

*La « ville de Tunis », ou « Médinet Tounès », ou « Tounès Al Khadra », la Verte, est la capitale de la Tunisie : 220.000 habitants, au fond du golfe de Tunis. Son port est « La Goulette ». C'est à Tunis, dans la petite cité dite « Al-Marsa », le Port, que réside souvent le Bey de Tunisie. Tunis est l'une des villes les plus belles et les plus florissantes de la Méditerranée. Après Le Caire et Beyrouth, c'est la ville où la presse arabe est la plus développée. En Afrique du Nord, Tunis est également le centre intellectuel le plus important.*

# Féminités

## En temps de guerre...

La guerre a augmenté considérablement le nombre des femmes qui travaillent en Egypte... Devant la gravité des événements internationaux, l'Orient s'est réveillé de sa torpeur et a secoué le manteau de préjugés qui le recouvrait jusqu'à présent. Déshonorant de travailler ? Et pourquoi donc ? Les filles de Winston Churchill ne sont-elles pas les premières à nous prouver le contraire ? Elles sont fières de labourer le sol, de soigner les blessés, de vendre des sandwiches, pour hâter la victoire... A leur suite, des centaines de femmes se sont jetées corps et âme dans des travaux que quelques années auparavant elles considéraient comme indignes de leur rang... On trouve rarement de nos jours une femme ne travaillant pas soit à la Croix-Rouge, soit à l'état-major, soit à la cantine. Malheureusement, la guerre, en augmentant le nombre des femmes « actives », a diminué le nombre des femmes « attirantes ».

Sous prétexte d'être « trop prises », bien de femmes se permettent de circuler dans les plus grandes rues du Caire et d'Alexandrie, les cheveux en désordre, le nez luisant, les ongles cassés. Il en résulte un laisser-aller général qui ne va pas sans mal.

— Que faire ? objecterez-vous. En quittant la maison, nous sommes fraîches et pimpantes. Est-ce de notre faute si après quatre ou cinq heures de travail... —

Mais oui, c'est de votre faute ! Qui donc vous empêche de faire une petite retouche toutes les deux heures ? Cela ne prendra pas plus de cinq minutes et vous permettra d'être impeccable le reste de la journée.

Par « retouche », je ne veux pas dire remettre une seconde et troisième fois du rouge sur vos lèvres. Cela serait même déplacé dans un bureau. Tout ce que l'on exige de vous, c'est l'ordre et la propreté.

Préparez, dans une petite valise de toilette, les objets suivants : une brosse à habits, une brosse à ongles, un peigne, un savon, de la poudre et du rouge, une bouteille de benzine, une aiguille et des épingles, du fil noir et blanc, un bon miroir, deux mouchoirs, une paire de bas et un émail à ongles de couleur neutre (pour arrêter les mailles des bas qui filent). Gardez cette trousse dans le tiroir de votre bureau et ne l'utilisez que lorsque vous serez seule à la toilette. Elle sera d'une grande utilité à vous et à votre entourage qui n'aura plus le désagrément de vous voir avec des bas déchirés, un col noirci ou des cheveux en désordre.

Un autre écueil à éviter est celui de la « masculinisation ». Une femme qui travaille prend des attitudes indépendantes et devient quelque peu masculine. Surveillez-vous à cet égard. Imprégnez-vous de l'idée que vous êtes femme. Rappelez-vous, dans un salon, que vous vous adressez à des personnes du « sexe opposé » et non à des « copains ». Ne poussez pas l'intimité avec vos collègues jusqu'à la familiarité. Evitez de porter en dehors du bureau les costumes tailleurs, les robes d'une coupe trop sobre. Choisissez, au contraire, des modèles essentiellement féminins. Ayez une démarche énergique, mais non pas militaire. Et, surtout, que votre conversation soit féminine, c'est-à-dire empreinte de tact et de douceur.

Enfin, permettez-moi de vous faire une dernière recommandation : évitez de mener une double vie. Ne soyez pas continuellement tiraillée entre vos obligations de femme du monde et vos devoirs de femme d'affaires. Sachez subordonner l'une à l'autre. Distrayez-vous, mais avec mesure. Ne sacrifiez jamais vos heures de repos pour une partie de plaisir.

Accompli dans ces conditions, le travail deviendra pour vous une vraie joie. Il aidera au développement de votre personnalité et de votre volonté, tout en ne vous ôtant aucune des qualités qui constituent le charme essentiel de la femme.

NADIA



## DES MEUBLES POUR TEMPS DE GUERRE

**Une exposition de meubles pratiques et confortables, à des prix modiques, se tient actuellement à Londres où l'on peut acquérir un living-room, une chambre à coucher et une installation complète de cuisine pour le prix de cent livres. A gauche : quelques ustensiles de cuisine d'un usage pratique et multiple. Ci-dessus : un coin du living-room fait en bois de chêne clair.**

## VEILLEZ SUR VOS MAINS

● *D'abord, une main doit être propre. Je ne connais rien de plus vilain que des ongles carminés bordés d'un cerne noir, et terminant des doigts à la chair grise de poussière ou de crasse. La propreté, la netteté des mains, ne dépend d'ailleurs nullement des occupations auxquelles on se livre, car on peut toujours prendre les précautions nécessaires et pratiquer les soins indispensables pour conserver des mains d'une netteté irréprochable.*

● *Ensuite, une main doit être discrète. Les ongles trop longs, laqués de façon criarde, attirent trop souvent l'attention sur des doigts épais, maladroits et sans grâce.*

● *Enfin, les mains doivent être soignées. Il n'est pas bien difficile de consacrer chaque jour quelques minutes à se tailler ou à se limer les ongles de façon régulière, à repousser les peaux qui les recouvrent, à faire disparaître les envies disgracieuses. Et ceci s'applique aussi bien aux hommes qu'aux femmes.*

## POUR LES MENAGERES

**Pour séparer deux verres coincés l'un dans l'autre, plongez le verre inférieur dans de l'eau chaude et remplissez le verre supérieur d'eau froide. La chaleur agira et les verres se sépareront tout seuls.**

●

**Pour renforcer la ficelle, trempez-la pendant un certain temps dans une solution saturée d'alun, elle sera alors d'une solidité à toute épreuve.**

●

**Pour nettoyer les glaces et les vitres, râpez de la craie blanche que vous prenez avec un chiffon légèrement humecté, étendez-la sur la partie à nettoyer, laissez sécher et frotter ensuite avec un chiffon blanc.**

●

**Quand les aiguilles de brodeuse coupent le fil, il faut tenir les chas de celles-ci dans la flamme d'une bougie, mais pas trop longtemps, pour ne pas détremper l'acier.**

●

**Pour réparer un accroc dans un tissu, il faut que vous réunissiez les bords de la déchirure par un fil fin, puis, sur l'envers, mettez un morceau de gutta-percha, recouvrez ce dernier de mousseline de la couleur du tissu. Repassez sur l'envers avec un fer chaud.**

●

**Quand les métaux sont couverts de vert-de-gris, brossez la partie abîmée avec de l'ammoniaque, rincez à l'eau courante, laissez sécher et frottez à la peau de chamois.**

## L'éternel problème :

# MAIGRIR OU GROSSIR ?

| VOULEZ-VOUS MAIGRIR ? | VOULEZ-VOUS GROSSIR ? |
|---|---|
| Ajoutez quelques gouttes de citron à l'eau que vous absorbez. | *Ajoutez un peu de miel à l'eau que vous absorbez.* |
| Ne dormez pas plus de sept ou huit heures. | *Dormez au moins neuf heures chaque nuit et faites la sieste.* |
| Soyez active durant les 15 minutes qui suivent les repas, sans toutefois vous adonner à un exercice violent. | *Reposez-vous 10 minutes avant les repas et 15 à 30 après.* |
| Faites 30 minutes de culture physique tous les jours et une heure de marche. | *Faites 15 minutes de culture physique. Exécutez les mouvements avec lenteur.* |
| Prenez tous les jours un bain chaud suivi d'une douche froide et d'une vigoureuse friction. | *Prenez tous les jours un bain tiède suivi d'une douche un peu plus froide. Pas de températures extrêmes.* |
| Limitez votre petit déjeuner au jus de fruits. Un morceau de laitue ou de carotte pris entre les repas apaisera votre faim. | *Mangez des farineux et des douceurs à tous les repas. Les bananes et le lait sont excellents.* |

### POUR LES DEUX CAS

**Exposez-vous autant que possible au soleil et à l'air frais.**
**Faites souvent des exercices de respiration profonde.**
**Mâchez bien la nourriture.**
**Buvez entre les repas et non pas au cours des repas.**
**Evitez la constipation.**
**Suivez SOIGNEUSEMENT les prescriptions de votre régime.**

## Lettre à ma Cousine

*Ma chère cousine,*

*Que la vanité est exécrable et combien elle est chose répandue parmi la race humaine ! Vanité des paroles et vanité des actes, facilité à s'enorgueillir de peu, désir de briller et de paraître.*

*Ainsi, combien de gens se targuent autour et alentour de nous de nombreux avantages qu'ils se croient les seuls à posséder, et, pour nous épater, si j'ose m'exprimer ainsi, nous racontent mille histoires, mille traits, la plupart du temps issus de leur imagination, pour se hausser dans notre estime.*

*Si ces mêmes personnes pouvaient lire dans notre esprit et à travers notre pensée, combien grande serait leur déception de savoir, qu'aussitôt le dos tourné, des réflexions des moins avantageuses se font sur leur compte et que tous leurs efforts déployés pour nous ébaubir ont été au rebours de leurs intentions.*

*Mais la mégalomanie ne mourra jamais et, pour ne vous en donner qu'un exemple, je vous citerai le cas d'une bonne amie dont la condition modeste ne lui avait jamais permis jusqu'ici de se livrer à un luxe vestimentaire ou autre qui fut, de tout temps, son idée fixe. Jusqu'ici... dis-je, car, par un heureux coup du sort, comme il s'en voit fréquemment par ces temps de guerre et de hausse subite, son mari a fait ce que l'on a accoutumé d'appeler « une bonne affaire ».*

*Savez-vous quel fut le premier soin de sa moitié ? De se payer, avant même les matières indispensables à sa vie courante, un manteau de fourrure de cinq cents livres... Pas moinsss ! Et voilà notre belle racontant à qui veut l'entendre la merveilleuse opération qu'elle a faite, « pour un morceau de pain », affirme-t-elle.*

*Le ridicule, ainsi que vous le voyez, ma cousine, ne tue pas, car la dame en question ne s'est jamais mieux portée et elle arbore depuis quelque temps un sourire de satisfaction devant ceux qu'elle considère comme ses égaux, et une mine hautaine parmi les petites gens, jadis de son entourage, dont elle ne fait désormais plus cas, n'en faisant plus partie... Et ses bonnes amies racontent, en en faisant des gorges chaudes, qu'elle met chaque matin le nez à la fenêtre pour se rendre compte si la température lui permettra de faire usage de sa nouvelle acquisition.*

*« Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui », soupire-t-elle devant un soleil éclatant qu'elle regarde avec une expression de haine et de dépit.*

*Telle est l'incommensurable sottise humaine, ma cousine, que l'on s'occupe de l'impression faite sur le voisin beaucoup plus que de sa propre commodité, et le désir de pavaner l'emporte de loin sur l'agrément de mener, en silence, une vie sereine et confortable.*

Vanitas vanitatum, *a dit l'Ecclésiaste et Bossuet après lui.*

Et omnia vanitas, *ajouterai-je à mon tour, comme ils l'ont fait eux-mêmes.*

*Votre tout dévoué cousin*
*SERGE FORZANNES*

## Conseils à mes nièces...

**Nièce « Congolaise » (Congo belge)**

C'est la première fois que j'ai une nièce habitant ces régions. Je vous accepte avec joie dans ma grande famille. Je vous mettrai en contact avec une de mes lectrices s'intéressant à la collection des timbres. Je vous remercie pour votre aimable lettre.

**Nièce « Argentina Way »**

Je ne m'occupe pas d'horoscopes. Je ne vois pas du tout pourquoi vous devriez vous farder à votre âge. Vous êtes fraîche, vous avez une belle peau saine et lisse, à quoi bon l'abîmer avec des cosmétiques ? Faites de la gymnastique, car votre pâleur peut provenir d'une mauvaise circulation sanguine. Je ne me souviens plus de la question concernant votre coiffure. Que vouliez-vous savoir ?

**Nièce « Linda »**

Vous devez avoir un dérangement des intestins ou de l'estomac, c'est de là que provient tout votre mal. Consultez tout de suite un spécialiste des maladies internes. Brossez beaucoup vos cheveux, faites des shampooings à l'huile. Evitez les permanentes pendant un certain temps.

**Nièce « Travailleuse »**

Je ne comprends pas de quelles recettes vous parlez. Expliquez-vous plus clairement, voulez-vous ? Vous pouvez m'écrire souvent, vous êtes la bienvenue dans mon courrier.

**Nièce « Mery blonde »**

Je ne connais pas l'institut en question, je ne puis donc vous le recommander. Si vous m'écrivez en me donnant vos nom, timbres et adresse, je vous conseillerai utilement.

**Nièce « Lolita » (Istanbul, Osman bey)**

Je l'ai déjà souvent dit, je suis contre le divorce, par principe. Cependant, dans certains cas, celui-ci est à recommander, s'il s'agit de sauver deux vies de la ruine totale. Mais avez-vous vraiment essayé de changer votre mari ? Je me demande si, attirée par l'autre homme, vous n'êtes pas devenue intraitable avec celui dont vous portez le nom. D'ailleurs, le fait que vous hésitez tellement prouve que vous vous sentez quelque peu fautive.

**Nièce « Louli »**

Vous ne devez me poser qu'une seule question, vu le manque de place. Je ne répondrai donc qu'à la première de vos neuf demandes. Buvez chaque matin, à jeun, un grand verre d'eau dans lequel vous aurez pressé le jus d'un demi-citron, faites régulièrement de la gymnastique, quoique votre poids soit bon par rapport à votre taille. Cependant, la culture physique a la propriété de maintenir en forme et de donner une grande vitalité. C'est pourquoi je vous la conseille.

**Nièce « Politi »**

Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous indiquerai les exercices en question. Je n'ai pas reçu vos deux lettres précédentes, d'où mon silence.

**Neveu « Légionnaire »**

J'ai été vraiment très touchée de recevoir de vos nouvelles, surtout en ce moment. Tenez bon, ne vous laissez pas envahir par le cafard. Je prierai pour vous. Vous pouvez certainement compter sur moi pour les journaux en question. Je vous les enverrai dès que j'aurai trouvé les numéros demandés.

**Neveu « Un Français combattant »**

Mais oui, je vous accepte parmi mes neveux avec grand plaisir. Si vous saviez combien j'ai été touchée par le ton de votre lettre ! Parlez-moi un peu plus de vous, je vous remercie pour votre belle photo. Je prierai certainement pour vous, puisque vous me le demandez si gentiment. Comme vous, je suis catholique et très pratiquante. Conservez intacte votre croyance en Dieu et n'écoutez pas les insinuations imbéciles d'un tas de débauchés.

**Neveu « Pour elle »**

Ne vous accrochez pas à cette femme. Si elle vous aimait vraiment, elle aurait su résister à l'attrait de l'argent. Elle a fait un mariage d'intérêt, ce qui prouve à quel point elle avait l'âme mercenaire. Secouez-vous, sortez beaucoup, faites-vous des nouveaux amis, l'oubli viendra avec le temps, vous verrez. On ne peut pas souffrir éternellement d'une blessure pareille, croyez-moi. J'en vois des exemples chaque jour autour de moi. Le temps est un grand médecin qui guérit tous les chagrins d'amour...

TANTE ANNE-MARIE




Teddy Flower avait fait une entrée sensationnelle dans ce grand café-bar de New-York. Vêtu de son plus beau costume de dimanche, rasé de frais, les cheveux savamment collés sur le crâne, il incarnait la vivante et tangible image du parfait gentleman. Toutefois, si son aspect reflétait la correction vestimentaire la plus impeccable, sa démarche et ses gestes dénotaient qu'il avait considérablement forcé la dose quotidienne d'alcool que chaque individu qui se respecte peut absorber afin de se maintenir en forme.

Titubant légèrement sur ses jambes, Teddy s'était acheminé vers une table centrale de l'établissement et, à grands cris, il avait réclamé les soins attentifs du garçon :

— Apportez-moi un whisky bien tassé. Charlotte ne va pas tarder à venir et, en attendant, il faut bien que je boive un peu pour tuer le temps. Au fait, mon vieux, apportez-moi deux whiskies bien tassés.

Et comme le garçon le regardait avec une pointe d'étonnement, Teddy ajouta :

— Ne vous en faites pas, j'ai de l'argent, j'ai beaucoup d'argent. Je suis mobilisé. Demain je porterai l'uniforme, et j'ai juré d'aller à la caserne sans un sou vaillant en poche. Oui, ce soir, Charlotte et moi allons dépenser tout cela.

Tout en parlant, il avait étalé sur la table une grosse liasse de billets de dix dollars.

Le garçon, habitué à voir défiler devant lui des centaines d'excentriques de ce calibre, haussa philosophiquement les épaules et s'achemina vers le bar pour exécuter la commande.

A la table voisine, deux jeunes gens bien vêtus n'avaient pas perdu un mot de la conversation. Lorsqu'ils avaient vu la liasse de banknotes, ils s'étaient regardés avec un sourire entendu, et, aussitôt, l'un d'eux se leva et, sans façons, alla s'attabler avec Teddy.

— Hallo ! Je m'appelle John Frate.

— Enchanté ! Teddy Flower est mon nom. Futur soldat de deuxième classe.

— Alors, dans quelque temps vous serez un héros ?

— Parfaitement, monsieur. En attendant Charlotte, voulez-vous prendre quelque chose ?

— Qui est Charlotte ?

— Vous ne la connaissez pas ? C'est la plus belle fille de la ville. Ma fiancée. Nous nous marierons aussitôt que cette guerre sera terminée victorieusement. C'est ma dernière soirée dans la vie civile. Nous comptons nous amuser comme des fous. Demain matin, il ne me restera plus un sou de mes cinq cents dollars.

— Cinq cents dollars ? Peuh ! fit l'autre avec un geste méprisant. Mais c'est tout juste si vous pourrez vous payer quelques verres dans un établissement à la mode.

— Tant pis, c'est tout ce que je possède.

— Ecoutez, mon vieux copain, j'ai une idée. Voyez-vous ce monsieur, attablé là-bas ? (Du doigt, il indiquait son compère). C'est un original. Il adore faire des paris. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de doubler votre capital ? Vous pourrez alors faire passer une soirée vraiment inoubliable à Charlotte.

— Comment voulez-vous que je fasse des paris ? demanda Teddy tout en dévisageant le compère.

— Attendez.

John se leva, alla murmurer quelques mots à son ami qu'il ramena vers Teddy.

Les présentations furent vite faites et, aussitôt, Joe Wilburt proposa :

— Allons dans la petite pièce réservée. Il y a un appareil télégraphique qui donne les commentaires détaillés du grand match de base-ball qui se déroule à St. Louis. Nous pourrons parier tranquillement.

— Okay, mais... et Charlotte ?

— Oh ! nous dirons au garçon de nous aviser dès qu'elle sera là.

— Parfait.

Tous les trois se dirigèrent vers un coin de l'établissement et franchirent une petite porte. Teddy se trouva dans une petite salle élégamment meublée. Vaguement, car l'alcool obnubilait son cerveau, il aperçut, posé sur une table, un appareil de télégraphe semblable à ceux qu'on voit dans les cabinets des directeurs des grandes entreprises boursières. Tic-tic-tac... la machine parlait son langage mystérieux, et quelques secondes plus tard, sur le ruban fin de papier qui se déroulait, des mots et des phrases s'inscrivaient.

— Alors, nous commençons ? proposa Joe.

— Commençons, dit Teddy. Je vous parie deux dollars que Craneson ratera son coup.

— Tenu.

« Craneson rate une première fois... une seconde fois... une troisième fois... » annonce la machine indifférente.

Avec un sourire, Wilburt tire son portefeuille et paie.

— Et maintenant ?

— Je vous parie dix dollars que Craneson, par décision du jury, recommencera son tour.

— Tenu.

« A la suite d'une réclamation de l'équipe de Craneson, l'arbitre accorde trois coups supplémentaires à ce joueur. »

Le front légèrement rembruni, Joe paie.

Je vous parie dix dollars que...

Je vous parie vingt dollars que...

Les paris se succèdent à une cadence de plus en plus rapide. Les montants sont de plus en plus importants. Impassible, Teddy gagne à tous les coups, et encaisse avec des gestes cocasses.

Les deux compères commandent encore des « drinks ». Sans doute le bonhomme n'est pas encore assez saoul. Le garçon frappe discrètement à la porte :

— On demande M. Flower au téléphone.

— Ne vous dérangez, j'y vais, annonce John précipitamment.

— Mais, c'est peut-être Charlotte, proteste faiblement Teddy.

— Continuez à vous amuser, je lui dirai qu'elle vienne vous rejoindre ici.

Le jeu infernal continue. L'alcool semble avoir insufflé une énergie renouvelée à Teddy :

— Je vous parie cent dollars que l'équipe Albatros marque trois points de suite.

— Tenu.

Le télégraphe annonce : « L'équipe Albatros réussit une magnifique série de trois points. »

Joe, exaspéré, allonge cinq billets de vingt dollars.

— Allons, pariez, continuez, dit-il nerveusement.

Impassible, Teddy vide verre sur verre, mise et... gagne à tous les coups.

Le garçon revient :

— On demande M. Flower au téléphone.

— C'est sûrement Charlotte, cette fois-ci.

— Mais non, c'est M. Tower qu'on demande, fait Joe en clignant de l'œil au garçon. Dites à la personne qui le demande qu'il n'est pas encore venu.

La boisson a rendu Teddy très conciliant :

— Du moment que vous affirmez que c'est M. Tower qu'on demande, je vous crois. Attendez que je compte mes bénéfices.

D'une main tremblante, il sort de la poche de son veston les billets qu'il a enfouis pêle-mêle et se met à compter.

— Oh ! huit cents dollars, pas mal, pas mal du tout. Je crois que cela suffit.

— Oh ! non, mon vieux ! s'écrie Joe précipitamment. Vous devez me donner une chance de me rattraper.

— Oui, oui, fait John, vous êtes un gentleman.

— Mais... Charlotte...

— Puisque nous avons dit au barman de la prévenir. Soyez tranquille !

— Comme vous voulez : je vous parie que Bates se fera disqualifier au prochain coup. Cent dollars.

— Non, deux cents.

— Okay.

« Bates a touché un but avant que la balle ne soit à terre. Il est disqualifié. »

C'en est trop. Joe mâche rageusement sa belle cravate, pendant que l'autre tire de toutes ses forces sur ses bretelles.

Et voici que la porte s'ouvre, et que Charlotte, délicieusement jolie, s'avance avec une moue de reproche :

— J'ai téléphoné trois fois, mais un imbécile m'a dit que tu n'étais pas là.

— J'ai cru qu'on demandait Tower, bredouilla John.

— Vous vous croyez très malin, n'est-ce pas ? dit la jeune fille.

— Oh ! non, ils ne sont pas malins, bafouilla Teddy, je leur ai gagné mille dollars.

Avec une complaisance de fat, il agite devant sa fiancée le paquet de banknotes.

— Allons, mon chéri, assez joué comme cela. Allons-nous-en.

Elle empoigne Teddy et le traîne vers la porte.

Arrivée sur le seuil, elle se retourne et lance aux deux compères :

— Je pensais que les aigrefins de votre espèce étaient plus intelligents. Voyez-vous ? Teddy est télégraphiste dans le civil. Le Morse n'a pas de secret pour lui, et il comprenait le langage de cette machine deux secondes avant vous... Une autre fois, choisissez vos victimes avec un peu plus de circonspection.

Et avec un geste de reine, elle sortit à la suite de Teddy.

# DÉLASSONS-NOUS...

## MOTS CROISES

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | | ■ | |
| 3 | | | | | | | ■ | | |
| 4 | | | | | ■ | | | | |
| 5 | | | ■ | | | ■ | | ■ | |
| 6 | | ■ | | | | | | | |
| 7 | | | | | ■ | | | | |
| 8 | | | | ■ | | | ■ | ■ | |
| 9 | | | | | | | | | |

*HORIZONTALEMENT* : 1. Cri aigu. — 2. Défaut de salive. — 3. Restituée. Fleuve. — 4. Préfixe. Ville d'Italie. — 5. Dans le corps. Négation. — 6. Remâcher. — 7. En outre. Enveloppe. — 8. Bison d'Europe. Pronom. — 9. Soldat.

*VERTICALEMENT* : 1. Instrument de musique. — 2. Fatiguées. Séparation. — 3. Enceinte d'une épreuve sportive. Vrai. — 4. Gomme-résine fournie par le ciste. — 5. Choisi. Préfixe. Conjonction. — 6. Très doux. Victoire de Napoléon. — 7. Voyelle doublée. Celui qui a été consacré. — 8. Préfixe. Chef-lieu de canton. — 9. Lâcheté.

## JUGEZ-EN VOUS-MEME

### LE SPÉCIALISTE

*Voici un procès : étudiez-le, puis prononcez la sentence. Comparez ensuite votre décision avec celle du juge, rapportée plus bas.*

L'oreille droite d'Anna Mohr lui faisait tellement mal qu'elle consentit immédiatement à subir l'opération que lui conseillait le spécialiste. A son réveil de l'anesthésie, elle fut très étonnée de constater qu'au lieu de l'oreille droite, c'était l'oreille gauche que le chirurgien avait opérée. Le spécialiste expliqua qu'avant de commencer l'opération il avait examiné les deux oreilles et avait découvert que l'oreille gauche était plus atteinte que l'oreille droite. Le médecin de famille était présent au moment de l'opération et avait été averti du changement de programme. Tout le monde était d'accord pour affirmer que l'opération avait admirablement bien réussi. Malgré cela, la malade intenta un procès contre le spécialiste.

*Loi* : Toucher sans autorisation une autre personne est considéré comme une « attaque », pour laquelle l'inculpé doit payer des dommages.

*Problème* : Anna Mohr a-t-elle droit à des dommages parce que le spécialiste a opéré son oreille gauche sans la sortir de l'anesthésie pour lui demander son consentement ?

## NAISSANCES ET MORTS

Mon père est né le 4 août et moi le 3 septembre. Mon père servit comme constable durant toute la Grande Guerre. Il était un peu trop âgé et moi un peu trop jeune, pour le service militaire. Il mourut le jour de ma naissance, et si vous multipliez son âge par l'âge que j'avais le jour de sa mort, vous obtenez l'année de ma naissance. Mon père avait 42 ans l'année où je vis le jour. Pouvez-vous dire à quel âge et en quelle année mourut mon père ?

## RIONS

Un opticien bien connu enseignait à son fils l'art de vendre :

— Après avoir remis les lunettes au client, dit le père, celui-ci t'en demandera le prix. Tu répondras : « 80 piastres... » et tu t'arrêteras pour voir sa réaction. S'il ne sursaute pas, tu continueras : « ...pour le cadre... Les verres coûtent 100 piastres... » Et tu t'arrêteras de nouveau, rien qu'un tout petit peu, pour surveiller sa réaction. S'il ne sursaute pas encore, tu diras avec fermeté : « ...chacun ».

* * *

Un commissionnaire, fatigué de son travail, s'enrôla dans la police. Quelques mois plus tard, l'un de ses amis lui demanda s'il était content de son nouvel emploi :

— La paye est bonne, répondit l'ex-commissionnaire, mais ce qui me plaît surtout, c'est que le client a toujours tort...

* * *

Un jeune repasseur venait de gagner 1.000 livres à la loterie.

— Allez-vous quitter votre travail, maintenant que vous êtes riche ? lui demanda-t-on.

— Non, répondit le repasseur, mais je vais devenir terriblement insolent.

## SOLUTIONS

### MOTS CROISES

*H U R L E M E N T*
*A S I A L I E * R*
*R E N D U E * A A*
*M E G A * L O D I*
*O S * N I * I * T*
*N * R U M I N E R*
*U R E * E N * * S*
*M I L I T A I R E*

### LE SPECIALISTE

14,322,50 *dollars pour Anna Mohr. Le consentement du malade à se faire opérer est un contrat autorisant le chirurgien à opérer dans les limites du consentement donné. Sauf dans le cas de danger de mort, le médecin n'a pas le droit de faire une incision non autorisée. Que le diagnostic ait été exact et l'opération bien exécutée, ceci ne diminue en rien la culpabilité du médecin.*

### NAISSANCES ET MORTS

*Mon père mourut en 1932, à l'âge de 69 ans. J'avais alors 27 ans. Mon père est né en* 1863 (=69x27).

### LE POINT NOIR

14 *carrés,* 49 *rectangles.*

### SACHONS DISCERNER...

1. *Inexact*, la reine Pomaré régnait à Madagascar.

2. *Exact*. 3. *Inexact*. 4. *Inexact*. 5. *Exact*. 6. *Exact*.

### TROUVEZ LE NOMBRE

*Le nombre est* 1.458.

## OBSERVATIONS

● *De toutes les choses que vous portez, votre expression est la plus importante.* — J. Lane

● *Le succès social est une capacité infinie à se laisser ennuyer.* — Little

● *L'amour est comme la rougeole : plus il vient tard, plus il est dangereux.* — D. Jerrold

## LE POINT NOIR

Le point noir est situé au centre du diagramme. Il est du fait même situé dans un certain nombre de carrés et de rectangles. Pouvez-vous déterminer le nombre des carrés et des rectangles où il se trouve ?

## SACHONS DISCERNER

### LE VRAI DU FAUX

1. La reine Pomaré, détrônée par la conquête des troupes coloniales françaises, était souveraine du Dahomey.
*Exact.* *Inexact.*

2. L'acide picrique est utilisé pour le traitement des brûlures.
*Exact.* *Inexact.*

3. La langue latine est plus ancienne que la langue grecque.
*Exact.* *Inexact.*

4. Tous les atomes ont une taille rigoureusement identique.
*Exact.* *Inexact.*

5. « Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle » est un vers de Molière, dans les *Femmes Savantes*.
*Exact.* *Inexact.*

6. Le garrot est un procédé d'exécution des criminels par strangulation qui fut longtemps en honneur en Espagne.
*Exact.* *Inexact.*

## TROUVEZ LE NOMBRE

Un certain nombre est de quatre-vingt-une fois plus grand que la somme de ses chiffres, et le nombre formé par les deux premiers chiffres est de une unité plus grand que la somme des deux autres.